



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

SOCIÉTÉ

**ESPOIR
AMOUREUX**

CAMPUS

**ERASMUS EN
TEMPS DE CRISE**

CULTURE

**MENTIR PAR
INADVERTANCE**

DOSSIER

In New York

La ville aux multiples facettes



Carmen Lortiat

L'auditoire N° 257 // MAI 2020
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



édité
par la

Au bal masqué, ohé ohé

Il paraît loin le temps du carnaval de Venise, où le masque est alors l'emblème du mystère et du romantisme qui caractérisent si bien ladite cité. Dans ce contexte, le déguisement permet à l'individu de dissimuler son identité et de se créer un personnage, parfois aux antipodes de sa propre classe sociale, de son genre ou encore de sa religion. Aujourd'hui, la crise du coronavirus inaugure un nouveau bal masqué, certes bien moins réjouissant.

Rendez-vous masqué

L'uniformité des masques, pour la plupart chirurgicaux, ne crée pas la surprise mais inspire généralement la crainte. S'ils ne garantissent pas totalement l'anonymat, force est de constater que le visage couvert dissimule une partie des émotions et impacte indéniablement les rapports sociaux. En ces temps de crise, l'on peut rire amèrement au souvenir de l'initiative populaire «Oui à l'interdiction de se dissimuler le visage», déposée par le comité d'Egerkingen en 2017. Il semble que dans une telle situation exceptionnelle ce ne soit plus aussi problématique, d'autant plus que le port du masque dans l'espace public – une mesure qui n'est pas obligatoire en Suisse – est vivement conseillée. Cela dit, l'objet en tant que tel n'est pas politisé, contrairement à sa production ou sa distribution. Il reste que le masque fait peur, parce qu'il est le rappel constant de la pandémie et d'un quotidien chamboulé, jusque dans ses relations sociales. À l'avenir, de quelle manière le port du masque bouleversera-t-il notre rapport à l'autre?

Expressions de l'identité

Dans sa tribune pour *Le Monde*, le sociologue français David Le Breton affirme que «nos échanges quotidiens seront mis à mal par le port du masque qui uniformise les visages en les rendant anonymes et défigure le lien social». S'il est possible de sourire avec les yeux, nul ne peut nier l'importance des expressions dans la partie basse du visage, qui permettent de saisir les émotions et les

réactions de notre interlocuteur-trice. À ce sujet, Olivier Relier, médecin généraliste, précise dans *Le Figaro* que «la bouche est le deuxième récepteur qui seul permet à l'affection de se manifester, et de dire comment et de quelle manière la personne intègre ce qu'il a échangé par le regard». Ceci est d'autant plus problématique pour les personnes malentendantes ou atteintes de surdité qui doivent s'adapter à ce nouveau quotidien.

«Il uniformise les visages en les rendant anonymes et défigure le lien social»

Dès lors, outre le fait de perdre sa singularité, ainsi cachée derrière un masque, il faudra apprendre à décrypter le visage autrement. Par exemple, les yeux constituent une partie très expressive du visage, qui révèlent la joie ou l'anxiété. Il est peut-être temps de tester la validité de ce vieil adage: un regard vaut mille mots. Par ailleurs, la colère est facilement identifiable par le froncement des rides intersourcilières. En manque d'information, l'observation accrue semble être au cœur de nos échanges sociaux futurs. David Le Breton poursuit: «En

termes d'interaction, nous entrons dans une phase de liminalité, c'est-à-dire d'entre-deux, où les codes manquent et il faudra les réinventer.»

Accessoire de mode?

Si le masque risque de faire partie intégrante de notre quotidien, et ce pour un bon moment, pourquoi ne pas l'appréhender autrement malgré le contexte angoissant auquel il se rattache? Réinventons les codes avec créativité! C'est ce que certain-e-s artistes, créateur-trice-s de mode et adeptes de la couture proposent déjà, en confectionnant leurs propres protections, parfois aux couleurs vives et dessins amusants. C'est notamment le cas de la styliste croate Zoran Aragovic, propriétaire de la marque BiteMyStyle, dont les créations de masques aux motifs pop-art ou de bandes dessinées ont connu un franc succès à travers tout le pays. Finalement, si le visage dissimulé implique un certain anonymat et un manque de singularité, le port d'un masque «créatif» dévoile tout de même une partie de la personnalité de l'individu. Si l'heure n'est pas à la fête, portons toutefois un toast à la créativité, qui se manifeste candidement dans les pires moments. •

Mathilde de Aragao



«Parfois, le regard européen peut être injuste, car avant Trump, il y a eu Obama»

Interview avec Jean-Cosme Delaloye

INTERVIEW • L'auditoire a rencontré Jean-Cosme Delaloye, journaliste et réalisateur suisse vivant à New York. Retour sur son parcours de Monthey à New York et sur les difficultés de retransmettre la situation américaine au public européen.

Jean-Cosme, notamment correspondant américain pour le *24 heures*, a réalisé une série documentaire nommée *Moi, mon chien et Donald Trump* où il se donne l'objectif d'aller à la rencontre de cette Amérique qui a voté Trump en partant de ce constat: «Qu'est-ce que Donald Trump n'a pas mais que tous les autres présidents des États-Unis ont eu? Un chien!» Ainsi, en partant avec sa fille de 10 ans à la rencontre de citoyen-ne-s et de leurs chiens dans tous les USA, il dresse un portrait très humain de cette Amérique qui est parfois difficile à comprendre pour les Européen-ne-s.

Tu es maintenant correspondant à New York pour 24 heures et la Tribune de Genève, ainsi que réalisateur. Quel est ton parcours?

Je suis né à Monthey mais j'ai grandi à Lausanne. J'ai fait le gymnase à Chamblandes, à Pully, spécialisé dans les langues et après j'ai fait la fac à Lausanne à l'Unil en Lettres. J'avais l'allemand comme branche principale et histoire et journalisme. Et le journalisme, c'était entre Lausanne et Fribourg. Très tôt, vers la fin de mes études, j'ai commencé parallèlement à *24 heures*, j'avais 22 ans et j'étais à la rubrique internationale. Quand j'ai terminé la fac, j'ai fait mon stage à *24 heures* dans les deux ans qui ont suivi puis j'ai rejoint la rubrique «Monde». J'ai fait pas mal de reportages en Israël, en Afrique, en Irlande du Nord; à l'époque où il y avait des conflits, je suis allé au Rwanda... Et en 2002, j'ai été nommé ici à New York. Pendant cinq ans, j'ai été à plein temps pour *24 heures* et la *Tribune de Genève*. Puis ils ont voulu que je revienne en Suisse, mais je ne voulais pas. Donc je suis devenu indépendant, j'ai quitté mon emploi et créé une boîte de production et me suis mis à faire de grands reportages radio et surtout du film. Et j'en suis



Avel Dupieux

maintenant à mon cinquième film, *Harley*, qui devait sortir à *Tribeca*, le Cannes Américain. Mais j'ai toujours continué à faire de la correspondance pour la *Tribune de Genève* et *24 heures*.

Pourquoi New York?

Le poste de la *Tribune de Genève* était à Washington à la base. Ils voulaient plutôt le transférer à New York car j'étais un très jeune journaliste quand ils m'ont envoyé ici et ils voulaient que je développe des choses un peu plus sociales, plus de reportages. On se disait qu'il se passait plus de choses à New York. Et effectivement, je pense que c'était la bonne décision, car le travail de correspondance, c'est plutôt d'essayer de trouver des histoires d'Amérique que de suivre toutes les conférences de presse de la Maison Blanche. Ça, ce sont plutôt les médias américains et les grandes télévisions qui s'en chargent. Et donc quand je suis venu ici, j'ai commencé à travailler avec des photographes, ce qui est possible à New York, parce qu'il y a tellement de talents, de gens qui viennent ici

pour tenter leur chance; j'ai donc pu trouver des gens qui étaient prêts à se lancer. New York a changé ma vie, parce que quand j'ai fini la fac à Lausanne et que je suis allé à *24 heures*, j'avais ma carrière toute tracée. Mais New York m'a changé puisque je me suis mis à faire du film, alors que je n'ai aucune formation pour ça à la base. C'est quelque chose de propre à New York, je pense, il y a moins de murs entre les professions, entre les gens.

Comment appréhendes-tu la tâche de retransmettre la situation américaine à la Suisse? Il y a un certain clivage entre la manière dont les Américain-e-s perçoivent leurs politiques et l'opinion internationale, surtout concernant Donald Trump. Quels sont les challenges d'expliquer l'Amérique aux Européen-ne-s? C'était un peu l'idée de ma série documentaire *Moi, mon chien et Donald Trump*, finalement. Quand je suis venu la dernière fois en Suisse, l'été dernier, je me suis rendu compte que les Européen-ne-s, et les Suisses en particulier, riaient presque de ce

qui se passait ici. Ils se disaient «Donald Trump est un grand clown» et «les Américain-e-s n'ont que ce qu'ils méritent». Il y avait une idée de prendre ça un peu à la légère alors que c'est très grave ce qui se passe en ce moment aux États-Unis, même avant le coronavirus. Il y a un affaiblissement brutal de toutes les institutions gouvernementales. Les freins qui étaient dans la Constitution Américaine sont en train de lâcher les uns après les autres ou sont, en tout cas, mis à mal car il y a un parti républicain et des sénateur-trice-s qui refusent de contredire le Président – qui peut dire tout et son contraire en une phrase sans qu'il y ait de conséquences. L'idée que l'on a eue, c'était donc de chercher quelque chose qui permette d'identifier à la fois les Européen-ne-s et les Américain-e-s, un chien et une activité qu'ils et elles ont en commun: sortir le chien.

«Tu parles différemment à une enfant de 10 ans qu'à un journaliste»

Cela permet d'amener un cadre de légèreté mais cela montre comment les Américain-e-s portent cette présidence. Et le fait d'avoir une enfant, ma fille, qui pose les questions fait qu'ils-elles s'expriment différemment. Tu parles différemment à une enfant de 10 ans qu'à un journaliste. Moi, ils voudront toujours me convaincre; ils vont me dire n'importe quoi. Les Trumpistes me diront toujours la même chose, qu'il a fait énormément pour les paysan-ne-s car c'est en tout cas l'image qui est véhiculée par un certain nombre de médias dont *FoxNews*, la chaîne d'information la plus regardée, et qui livre cette image sans filtre qu'une partie des

Américain·e·s prennent telle quelle. Donc, le but de ma correspondance, c'était de montrer et d'essayer de faire comprendre que la présidence de Donald Trump n'est pas une plaisanterie mais une chose qui a un profond impact sur la société américaine. L'impact va de ma fille qui a 10 ans aux retraité·e·s qui voient leurs retraites fondre, à une personne comme moi qui a une assurance maladie qui augmente chaque année de 20%. Donc le but était de montrer ces impacts, mais aussi le fait que les Américain·e·s ne sont pas ignares et qu'en plébiscitant Trump à l'époque, ils·elles avaient l'idée – qui n'a pas marché – de casser le carcan politique que les démocrates voulaient pérenniser avec Hillary Clinton, le retour de cette Amérique des dynasties comme les Bush auparavant. C'est pour ça qu'ils se sont sentis *safe* de faire ça. C'est donc un équilibre assez délicat: il faut d'un côté montrer que la situation est difficile, qu'il y a des ramifications énormes mais que de l'autre, les Américain·e·s ont fait un choix, et ne sont pas différencié·e·s des Européen·e·s, des Français·e·s qui ont voté pour Macron; s'ils·elles ont votés pour Trump, ce n'est pas non plus parce qu'ils·elles sont complètement inconscient·e·s.

C'est vrai que cela semble être l'opinion de beaucoup avec un œil extérieur, concernant les Américain·e·s...

Il faut comprendre que le rêve américain que tu peux voir à New York, avec les *buildings*, etc., ne représente pas la situation du pays. Dès que tu sors de New York, dans le New Jersey, en Pennsylvanie, il y a des gens qui vivent dans des caravanes et pour eux, le rêve américain, c'est la galère. Et soudain, il y a quelqu'un qui arrive, qui a mis son nom partout, même sur des hamburgers, des bouteilles de vin et qui leur promet la lune. Quand tu n'as pas le choix, tu te dis que tu vas essayer d'attraper la lune. Même nous, en tant que journalistes, on est tous passés à côté. En 2016, je couvrais Trump, je voyais ses meetings à 20'000 personnes, puis je voyais les meetings à 400 personnes d'Hillary Clinton. Malgré cela, on se disait que ce n'était pas possible. Trump ne peut pas terminer une phrase, il dit n'importe quoi, tient des propos racistes... On se disait que ce n'était pas possible après avoir vécu Obama. Et finalement, on s'est tous trompés. Le but de ces quatre dernières années, c'était pour moi d'aller à la rencontre de cette Amérique qui avait voté Trump et de lui donner la

parole, d'essayer de la comprendre et faire en sorte de ne pas la juger, tout en n'étant pas naïf non plus – car toi tu vois des choses qu'ils n'ont pas vues ou ne voient pas. La difficulté de cette correspondance ces dernières années, c'était vraiment d'expliquer la présidence de Trump, toujours en pouvant la critiquer dans les éditoriaux mais en ne se moquant pas d'elle. Parfois, le regard européen peut être un peu injuste, car avant Trump, il y a eu Obama. Obama n'était pas possible en France, il n'était pas possible en Suisse, il n'était pas possible dans tous les pays Européens. Un président noir... Quand tu penses aux États du Midwest, au cœur du pays, qui plébiscitent un homme Noir et revotent pour lui. Il y a eu une sorte de complaisance de la part de beaucoup qui se disaient: «Voilà, on est arrivés à Obama». Puis il y a eu le réveil de celles et ceux pour qui Obama n'a pas fonctionné. Et puis il y a eu Trump. Ils représentent en quelque sorte les deux côtés de la médaille et c'est important de toujours replacer le contexte et de montrer que certes les Américain·e·s ont fait ce choix, que la grosse majorité des Européen·e·s désapprouvent, mais ils·elles avaient aussi auparavant fait le choix que les Européen·e·s adoraient.

C'est vrai qu'il est facile d'oublier Obama au vu de la situation actuelle. C'est très intéressant d'utiliser le symbole du chien, quelque chose qui réunit tout le monde, pour aller à la rencontre de cette Amérique.

Exactement, c'est un petit détail mais c'est un filtre pour pouvoir parler, car je m'étais rendu compte que



A la rencontre d'Anne et de son chien Rocky en Pennsylvanie

les gens ne pouvaient plus parler de politique entre eux... Certes à New York, tu peux en parler, tout le monde va s'arracher les cheveux sur Donald Trump, mais en Virginie-Occidentale, ce sera «Oh Donald

Trump, le Messie». Et quand tu leur demandes: «Mais qu'est-ce qu'il a fait pour toi?», ça devient un peu plus vaseux. Mais si tu mets ensemble un·e New-Yorkais·e et un·e citoyen·e de Virginie-Occidentale et que tu les fais parler, c'est compliqué. Enfin, je schématisme mais l'idée était de se dire que si on les met avec leur toutou dans un parc, ils pourront se parler. Un éditorialiste du *New York Times* avait justement parlé de ça l'année dernière; il racontait ses sorties avec son chien Regan et comment ça lui avait permis de rapprocher les gens, dans son article *Dogs Will Fix Our Broken Democracy*. Donc, *Moi, mon chien et Donald Trump*, c'était vraiment ça.

«Aux États-Unis, les gens ne peuvent plus parler de politique»

Mais nous avons mis le projet entre parenthèses. Donald Trump a été pendant trois ans et demi le centre du monde, le centre des États-Unis, tout le monde en parlait, il était omniprésent. Encore maintenant, d'une certaine manière, mais ce n'est pas ce qui préoccupe les Américain·e·s le plus. Maintenant, c'est le coronavirus et comment s'en sortir. Et donc pour moi, ça faisait un petit peu décalé – même si on aurait pu le faire depuis notre maison et juger de l'action ou de l'inaction de Donald Trump en cette période de crise, mais ça ne semblait pas juste. Ça reprendra quand/si on a une campagne plus ou moins normale.

Il y avait des fraudes. Ce n'est pas anodin, au moment où les gens sont cloîtrés chez eux. Si on doit continuer à être cloîtré·e·s comme ça, tout le monde ne pourra pas aller voter – des dizaines de millions d'Américain·e·s n'ont pas de couverture, ou une mauvaise couverture d'assurance maladie. Vont-ils·elles aller voter et prendre le risque? Cette question s'est posée la semaine dernière. Une primaire était organisée dans le Wisconsin et les démocrates ont demandé qu'elle soit reportée, alors que les républicains se sont battus pour qu'elle ait lieu. Ils se battaient pour avoir un siège à la Cour Suprême de l'État, un organisme très important: il y a la Cour suprême américaine puis la Cour suprême de chaque État, et les décisions de la Cour suprême font quasiment loi – et les républicains voulaient absolument conserver leur majorité. Ils voulaient limiter le nombre de démocrates au bureau de vote et donc la possibilité de voter, car la plupart sont restés chez eux·elles. La primaire a donc eu lieu malgré les protestations démocrates qui disaient: «Faut-il risquer sa vie pour aller voter?», car l'électeur·trice républicain·e lambda a plutôt les moyens et une couverture de santé. C'est ça l'idée; c'est un risque calculé d'aller voter alors que par exemple les Afro-Américain·e·s et les autres minorités qui se battent déjà pour survivre n'ont pas forcément de couverture maladie, ont perdu leur emploi en pleine crise... Vont-ils·elles aller voter? Ça a donc un impact énorme sur la campagne, surtout si ça se prolonge. On n'est même pas sûr·e d'avoir les conventions de partis, où des milliers de personnes se réunissent – il y a de fortes chances qu'elles se passent en ligne, en tout cas chez les démocrates. Et l'on verra encore ce que Trump fait, parce que jusqu'ici il n'a reculé devant rien pour se faire réélire. On n'est pas encore au moment où on se dit «tiens, il va peut-être essayer d'annuler ou de repousser les élections», mais il y a quand même des Américain·e·s qui se posent des questions... Donc ça flotte dans l'air pour l'instant. Mais l'impact sera énorme dans tous les cas. •

Propos recueillis par
Fanny Cheseaux

Le coronavirus va-t-il bouleverser les élections et le paysage politique?

Oui, bien sûr. Là, il n'y a pas de campagne. Les républicains ont commencé à dire qu'ils voulaient limiter le vote par correspondance, parce qu'il

New York, la cosmopolite?

IMMIGRATION • Plus de deux cents nationalités y cohabitent et créent la New York que l'on connaît aujourd'hui, vivante et variée. C'est la troisième ville la plus cosmopolite des États-Unis, avec 37,5% d'habitant-e-s de nationalité autre qu'américaine. Aperçu de l'histoire d'une métropole construite par l'immigration, qui continue d'héberger en son sein des milliers de voix.

Little Italy, Chinatown, Little Senegal... Certains quartiers de New York prennent le nom des nationalités qui s'y sont historiquement concentrées, bien que cela ne soit plus toujours le cas aujourd'hui. Par exemple, comme le nom ne l'indique pas, il y a plus de Sino-Américain-e-s à *Chinatown* que de Chinois-e-s. Le mélange de nationalités et l'immigration sont en effet propres à l'histoire de New York et des États-Unis. Le pays a été fondé et bâti par l'immigration. Depuis l'achat de l'île de Manhattan à une tribu de Natifs d'Amérique par des colons hollandais en 1626, la ville a changé de nom et de passeport – de *New Amsterdam* à *New York* – avant l'indépendance américaine, pour arriver aujourd'hui à une population de 19 millions d'habitant-e-s, avec plus de 200 nationalités. Une épopée qui n'a pas été sans à-coups.

L'immigration: mythe fondateur

C'est à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle que l'immigration prend vraiment son essor. 33 millions de personnes émigrent aux États-Unis à cette époque, à la poursuite du rêve américain. New York est le principal port d'arrivée des immigré-e-s (60% y transitent), suivie par le port de la Nouvelle-Orléans. Juste à côté, une autre île, Ellis Island, qui devient l'île de passage pour tout-e-s immigré-e-s dès 1872.

L'immigration est le grand mythe fondateur de New York

Les vagues d'immigration se succèdent et sont motivées par différents facteurs socio-économiques; chaque individu ayant ses propres raisons de vouloir atteindre la terre que l'on disait pavée d'or. Il y a par exemple les Irlandais-e-s, dans les années 1840, qui sont poussé-e-s à partir par la Grande Famine qui ravageait leur pays, ou bien les



vagues d'immigration simultanées des Italien-ne-s et de la communauté juive d'Europe de l'Est dans les années 1880. Chaque vague participe à la construction de la ville telle qu'on la connaît.

I'm leaving for America

L'immigration est ainsi le grand mythe fondateur de New York. Néanmoins, comme le précise Monika Salzbrunn, professeure de religions, migration, diasporas à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Unil, qui a notamment mené une étude sur les Sénégalais-e-s à New York: «Il faut distinguer le phénomène selon les époques et selon les différentes populations qui sont arrivées. Par ailleurs, il est important de rappeler que les conditions de vie sur les bateaux transatlantiques et sur Ellis Island, lieu d'arrivée, étaient très éprouvantes. De nombreuses personnes se sont faites refouler après les examens médicaux, ou pour d'autres raisons, parfois arbitraires. Le rêve américain n'était et n'est donc pas

accessible pour toutes et tous de la même façon.» Même les conditions de vie, une fois admis-e sur le sol américain, sont souvent dures. De nombreux-euses immigrant-e-s doivent vivre dans des *tenements*, des logements insalubres, et faire face à la xénophobie. Suite aux lois instaurées au fil des années pour réguler les immigrations, de nouvelles nationalités se cristallisent à New York, telles que les populations des îles Caraïbes ou les Asiatiques. Alors, dans la ville aux «mille» nationalités, comment celles-ci cohabitent-elles?

Le vivre ensemble à New York

Le terme de *melting pot* est souvent utilisé pour définir les rapports entre habitant-e-s de New York. A ce propos, Monika Salzbrunn explique: «Ce concept ne couvre qu'une partie de la réalité, dans la mesure où on observe d'un côté un mélange de populations (qui se mêlent, d'où le terme *melting pot*), mais de l'autre côté aussi une coexistence de différents groupes qui ne se mélangent pas (et restent les uns à côté des autres sans s'agrèger, comme les ingrédients d'un *salad bowl*).» S'il est vrai que certains quartiers sont des lieux où se retrouvent les ressortissants d'un pays ou d'une région, il faut aussi se rendre compte que ces groupes ne sont pas homogènes. La professeure définit plutôt les individus comme formant des «alliances situationnelles entre groupes d'intérêt qui peuvent se créer autour d'un objectif commun,

mais aussitôt se diviser lorsque d'autres enjeux entrent en conflit avec les logiques précédentes. La notion de communauté ne fait donc sens que de façon relative, situationnelle, mais pas de façon absolue. Par exemple, une grande partie des Sénégalais-e-s que j'ai suivis à New York vivent certes autour de la Lenox Avenue, près de la mosquée fondée par Malcom X, mais ne créent des alliances autour de la religion ou autour de la couleur de la peau que dans certaines situations bien particulières.

D'autres lignes de partage que la question de l'immigration

Par ailleurs, il y a des différences politiques, religieuses et/ou sociales parmi eux.» Ainsi, à New York, ville où les inégalités sociales sont extrêmement creusées, elle ajoute qu'«il y a d'autres lignes de partage que la question de l'immigration, notamment la classe sociale. Dans certains contextes, le partage d'un même statut social ou de privilèges économiques est plus important que l'origine d'une personne.» Elle donne ainsi l'exemple du fossé qu'il y aurait «entre un SDF d'origine irlandaise et un banquier expatrié de Dublin, ou entre une étudiante sénégalaise, fille d'une famille aisée ou boursière, qui étudie l'économie à Columbia University et une caissière sénégalaise au supermarché». Finalement, la diversité si réputée de New York ne peut se comprendre de manière unidimensionnelle. •

Fanny Cheseaux

Tchin tchin, mais pas trop fort

PROHIBITION • Ruelle sombre, maison abandonnée au premier abord, une porte menant au sous-sol et soudain, un monde entier à l'atmosphère mystérieuse. Les *speakeasies* aux devantures invraisemblables et leur univers unique ont animé les soirées dans les *Twenties*.

«Les Anglais ne font rien sans avoir le ventre plein, mais les Américains, eux, ne font rien sans un verre à la main.» Ce dicton n'a jamais été aussi vrai qu'au début du XX^e siècle. L'alcoolisme devenant un fléau sanitaire et familial, le gouvernement américain adopte le XVIII^e amendement en 1920 et prohibe l'alcool.

Le XVIII^e amendement prohibe l'alcool aux États-Unis en 1920

L'humain ayant le goût de l'interdit, certain-e-s y voient l'opportunité de satisfaire clandestinement la clientèle et de contourner la fiscalité liée aux commerces déclarés. L'organisation

des *speakeasies*, ces bars clandestins, est minutieuse mais plutôt facile. La mafia, exploiteuse principale, se procure aisément cet or liquide en l'important du Canada ou en l'achetant aux *moonshiners*, contrebandiers locaux. Pour protéger les stocks en cas de contrôles, toutefois rares grâce aux accords illégaux passés avec les autorités, les propriétaires entreposent les hectolitres dans les pharmacies, l'alcool étant légal sous ordonnance, ou encore dans les églises, où le vin est utilisé lors des événements ecclésiastiques.

De la discrétion à tous les niveaux
L'alcool intrigue également celles et ceux qui n'ont pas l'habitude de boire une pinte au petit déjeuner. Acteur-trice-s, musicien-ne-s, policier-ère-s ou encore



gangsters se retrouvent dans la douce pénombre de ces lieux exclusifs. La prohibition, une demande croissante et le goût fétide des contrefaçons bas de gamme obligent les organisateurs à trouver une alternative au «*whiskey on the rocks*»: les cocktails. Premièrement utilisé comme code pour dissimuler le véritable produit dans le verre, il est rapidement devenu le terme officiel pour l'alliance spiritueux-soda. Les éléments propres à chaque club sont les

modalités d'accès: mot de passe, *secret handshake* ou encore de timides percussions à la porte permettant l'accès à l'oasis. Les façades sont plus que surprenantes. Fleuriste, laverie ou encore pompes funèbres ont en commun cette petite porte cachée qui mène au club tant convoité. Malgré les violences liées à l'activité de la mafia et à la corruption, les *speakeasies* ont leurs avantages. Pour la première fois, les femmes ainsi que la communauté afro-américaine ont le droit d'accéder aux bars, ce qui est un nouvel élément en faveur de l'égalité. Alors la prochaine fois que nous siroterons un Cuba Libre, remercions l'époque de Gatsby pour son héritage. •

Liliana Kolmakova

Art, mythe et projection

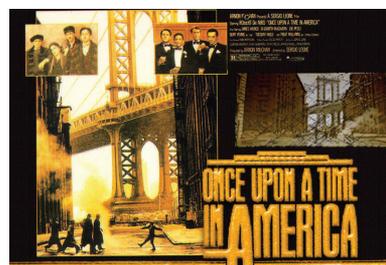
REPRÉSENTATIONS • L'appellation de «ville qui ne dort jamais» ne doit probablement rien au hasard. Au cœur des représentations et imaginaires collectifs, New York se donne depuis longtemps comme source d'inspiration infinie pour les artistes et les cinéastes.

On la surnomme «la ville qui ne dort jamais». Elle a la particularité d'avoir navigué dans tous les esprits, avant même d'avoir accueilli ses voyageur-euse-s rêveur-euse-s. Elle ouvre depuis des décennies ses bras au cinéma, à la photographie, à la musique, à la littérature, enfin bref, à quiconque veut bien la décrire, la montrer, la danser, l'exalter ou la désavouer. Avant d'être la ville la plus peuplée des États-Unis ou l'une des plus grandes métropoles du monde, New York est un mythe aux mille facettes. Grâce aux artistes, la *Big Apple* demeure l'une des villes les plus représentées et (re)connues du monde. Il ne semble pas nécessaire de rappeler la couleur de ses taxis, la nourriture que vendent les marchands des baraques de Central Park et encore moins ce qu'est l'*Empire State Building* (là où s'aventure parfois un gorille géant). Le cinéma le fait déjà. Il donne à voir à chacun-e cette ville dont le cœur bat au rythme des

passants, des lumières multicolores, des terrasses et des feux de circulation.

Dans l'œil des caméras

Qui n'a pas déjà sillonné les longues avenues et traversé les boulevards aux côtés de Holly Golightly, Vito Corleone, Travis Bickle, Harry et Sally, Carrie Bradshaw ou encore Jordan Belfort? Très tôt, les caméras se sont emparées des perspectives vertigineuses, des couleurs criardes et des lumières multicolores. Il faut avouer que les possibilités – en couleurs ou en noir et blanc – ne manquent pas. Qu'il s'agisse de capter une



scène éphémère et fugace, de réaliser sa plus belle (contre)plongée ou encore d'offrir un décor à une comédie musicale ou à un film de gangsters, New York est là, ouverte et majestueuse. Les airs marins de Grace Kelly et Frank Sinatra dans *Un Jour à New York* (1949) trouvent leur écho dans chaque recoin de la ville. *Il était une fois en Amérique* (Sergio Leone, 1984) nous replonge dans le New York mafieux en nous faisant voyager dans le temps aux côtés de Robert De Niro. De son côté, Woody Allen, avec *Manhattan* (1979), nous montre l'Imposante sous tous les angles et dans toutes les tonalités de gris. De telle sorte que la valise de l'âme voyageuse qui entreprend son voyage à New York est déjà remplie de souvenirs: ce sont les représentations, les images, les discours et les chansons. Il semblerait alors qu'il n'y ait que deux possibilités pour les visiteur-euse-s: soit le rêve se mêle et s'ajoute à la réalité, soit

les badauds déplorent que les faits ne sont pas à la hauteur des clichés (et prennent conscience que ceux-ci ont un prix new-yorkais). Mais même si certain-e-s se donnent pour mission de démystifier le caractère fabuleux de la cité spectacle et de montrer l'envers du décor – en abordant des thématiques telles que la criminalité, la violence ou encore la pauvreté –, celle-ci semble bien décidée à perpétuer la légende. Entre quartiers bohèmes, théâtres, musées, galeries d'art, *street art* et architecture spectaculaire, la ville ne cesse de s'ouvrir aux artistes et voyageur-euse-s de tout horizon, comme s'animant à l'idée d'être célébrée. Enfin, ce qui est certain, c'est que, qu'on la chérisse ou qu'on la réprouve, New York n'a pas fini de nous en faire voir de toutes les couleurs. •

Noemi Cinelli

La Grande Pomme pressée

NEWS • New York, épicerie journalistique, jouit d'une des offres de presse les plus florissantes au monde. La ville s'est établie comme le centre névralgique du journalisme américain tout en s'adaptant à la situation inédite du coronavirus.

New York, mégapole incontournable et centre économique mondial, compte parmi les villes où la presse est la plus répandue. Pas moins d'une vingtaine de journaux new-yorkais y sont accessibles. Les périodicités peuvent varier entre les différentes rédactions et leurs tirages sont très importants. Le *New York Times* est une figure phare du paysage médiatique new-yorkais, voire même américain. Véritable monument du journalisme, cette rédaction est l'une des plus prestigieuses au monde. Fondé en 1851 par un banquier, George Jones, et un homme politique, Henry J. Raymond, le journal compte aujourd'hui plus de 4,5 millions d'abonné-e-s, que ce soit en version papier ou électronique. De par sa devise «*All News That's Fit to*



Print», la qualité de ses articles n'est plus à prouver comme le démontrent les 122 prix Pulitzer que le *New York Times* s'est vu décerner depuis sa création. S'intéressant à divers domaines, l'importance de cette enseigne s'est notamment faite sentir sous le gouvernement Trump, où les nombreux échanges entre la rédaction et le Président américain se sont fait houleux. Comme en février 2020, lorsque le Président de la

Maison Blanche avait attaqué le journal pour diffamation, allant même jusqu'à le qualifier d'«ennemi du peuple».

A l'heure du coronavirus

Étant une des villes les plus touchées au monde par le coronavirus, New York a besoin de sa presse à fort tirage pour pouvoir mener le combat et se relever.

Une presse essentielle au combat contre le coronavirus

Son rôle premier, celui de partager l'information, reste inchangé mais devient encore plus important et capital. En effet, les nombreuses mesures de

confinement, les gestes barrières ainsi que l'état de la situation doivent être relayés massivement afin d'inciter la population à agir de manière adéquate et de l'informer des dernières actualités. Le *New York Times*, pour palier à cette situation de crise, a décidé de mettre en libre accès des articles qui donnent les dernières informations sur la situation. En plus de l'actualité, le quotidien new-yorkais offre des informations pratiques pour mieux comprendre et combattre la pandémie. Les gens, confinés chez eux, peuvent donc se renseigner quant aux mesures de sécurité, à l'évolution de la situation dans leur ville et aussi à ce qui se passe dans le monde. •

Thibault Ramet

Dans les coulisses du mythe

SANS-ABRIS • Entre théâtres, restaurants, *shows*, concerts et quartiers animés, la Big Apple est une cité spectacle. Mais si sur scène tout semble éblouissant et coloré, l'envers du décor n'a pas de quoi égayer.

Les récents titres de presse concernant l'ampleur de la crise des sans-abris ont de quoi faire peur. En janvier 2020, pas moins de 62'679 personnes sans domicile fixe sont recensées à New York, dont un tiers sont des enfants. Ce chiffre – en constante accélération depuis le krach de 1929 – a pu parfois être prononcé comme le (triste) record de ces dernières années. Si les raisons de ce problème majeur sont multiples – perte d'emploi, expulsion, violences domestiques ou encore conditions de logement dangereuses –, la forte croissance du prix des loyers et la non-augmentation des salaires tiennent une place centrale dans ce fléau.

Faibles politiques publiques

S'affichant en tête de liste des villes accueillant le plus de milliardaires au monde, New York semble creuser de plus en plus les inégalités. A tel point que, lors de sa campagne en 2013,

Bill de Blasio, maire actuel de la métropole, déclarait vouloir mettre fin à ce «conte des deux cités» (d'ailleurs référence directe à un texte de Charles Dickens, *The Tale of Two Cities*). Dans cette optique, plusieurs investissements, plans sociaux visant un loyer plus abordable et programmes d'aide ont été lancés, mais la plupart dans le vide. En 2017, un programme ciblant l'établissement de 3'000 personnes à Newark, une ville voisine, par financement d'un an de loyer a fait beaucoup de bruit.

New York creuse le fossé des inégalités

Le scandale évoquait des gens forcés de quitter la métropole et contraints d'habiter des logements insalubres, sans chauffage ou sans électricité, bien sûr sans possibilité de se plaindre puisque le loyer avait

été payé d'avance. En somme, faute de répondre aux besoins spécifiques des sans-abris et victimes de leur inconsistance, les différentes tentatives d'actions politiques n'ont pas su faire chuter les chiffres exponentiels. Malgré des promesses résonnantes et des (ré)solutions murmurées, la demi-mesure et la lenteur semblent gagner la partie, délaissant des milliers d'individus dans les rues.

Un problème d'actualité

Les aides et le soutien dont peuvent concrètement bénéficier les sans-abris sont alors plus l'œuvre des associations et des organisations que de l'administration publique. Mais que se passe-t-il quand tout (ou presque) cesse de fonctionner normalement? Sacrée épicerie américaine de la pandémie de coronavirus, New York laisse plus de 60'000 personnes dans une précarité et une vulnérabilité encore plus conséquentes. Un grand nombre de soupes

populaires et de centres ayant fermé leurs portes ou réduit leur capacité d'accueil, l'accès aux installations sanitaires et aux soins, déjà difficile, devient presque impossible.

Un accès quasi impossible aux installations sanitaires

La coalition pour les SDF (*Coalition for the homeless*), qui fait tout son possible pour venir en aide aux personnes dans le besoin, nous rappelle pour lors de penser à nos «voisins sans maison». Même s'il est difficile pour chacun-e de rester chez soi, songeons aux personnes vivant dans la tristesse des rues désertes et face à l'absence de main tendue. •

Noemi Cinelli

Architéclectique

CONSTRUCTION • L'imaginaire commun se limite à la célèbre skyline new-yorkaise, mais l'architecture de cette ville de tous les possibles est réellement éclectique. Les gratte-ciel dominant bien le paysage, mais chaque quartier renferme des pépites. Ces bijoux de l'architecture moderne et ancienne leur confèrent une identité propre.

Lorsqu'on s'imaginer New York, c'est sa célèbre skyline qui envahit bon nombre d'esprits. Même si les gratte-ciel sont effectivement imposants, l'architecture new-yorkaise ne se réduit pas à ce seul type de bâtiment. Elle reflète l'histoire et la composition hautement diversifiée de sa population. Elle est éclectique.

A bas la courbe!

La ville qui ne dort jamais peut aisément être considérée comme le prototype de la modernité. En prenant de la hauteur, l'on remarque que son plan est exempt de toutes courbes. Selon l'architecte suisse Le Corbusier: «La courbe est ruineuse, difficile et dangereuse; elle paralyse.» Tel était bien le but de l'architecture des villes européennes; paralyser l'ennemi guettant chaque cité grâce à des fortifications protégeant le cœur des bourgades, sans elles, exsangue. Les vestiges de cette architecture alambiquée habitent d'ailleurs toujours les centres historiques du vieux continent.



One World Trade Center face à l'ancien et la nature

De l'autre côté de l'Atlantique, l'on vise plus haut, car on ne combat plus son voisin, mais plutôt tous les autres pays dans la course à la puissance mondiale. À la recherche du profit et de l'efficacité à tout prix, l'on ne s'encombre plus d'aspérités – ni en urbanisme ni en architecture. La ville est construite selon un plan hippodamien; les rues sont parallèles ou perpendiculaires entre elles et la nomenclature est basique: aucun nom de poètes n'orne les panneaux,

à leur place trônent des numéros et des points cardinaux.

À la recherche du profit et de l'efficacité à tout prix, l'on ne s'encombre plus d'aspérités

Les bâtiments s'allongent et s'allègent grâce à l'invention de l'ascenseur et «l'intervention du verre, de l'acier et du ciment armé» auxquelles s'ajoutent selon Le Corbusier «une nouvelle technologie: fondations localisées, suppression des murs portants, possibilité de disposer de toute la façade pour éclairer [...] La maison ne porte plus sur des murs mais sur des poteaux». Grâce à cette vraie révolution architecturale s'érigent de multiples gratte-ciel. Mais les risques d'incendie assombrissent leur futur et les rues vivent dans l'ombre. Ainsi une législation voit le jour en 1916 où la hauteur des *buildings* doit être calculée en fonction de la largeur des rues. Les édifices adoptent donc une forme pyramidale ou s'éloignent de la rue pour la laisser respirer à la lumière du soleil comme le filiforme *Flatiron Building*.

A bas le massif!

Le succès de ce mode de production architectural attise évidemment la compétition capitaliste et, en réponse, la spéculation immobilière flambe. La révolution est telle que même les lois de la gravité semblent céder sous l'ambition.

Même les lois de la gravité semblent céder sous l'ambition

Le génie de l'architecte Mies van der Rohe défie les lois classiques des constructions massives: «En travaillant sur des maquettes de verre, j'ai découvert que ce qui importait était le jeu de réflexions et non pas celui des effets d'ombre et de lumière

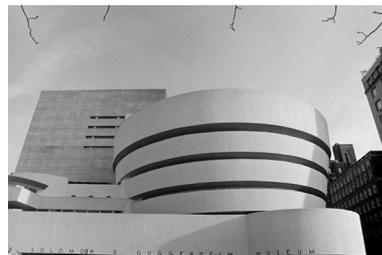
comme dans les constructions traditionnelles. Le résultat de ces expériences peut être vu dans la première esquisse du projet de gratte-ciel en verre.» Grâce aux techniques de construction de plus en plus rationalisées, les géants prennent rapidement vie jusqu'à conquérir toute la ville.

Poésie organique

Même si ces mastodontes sont visibles depuis les quatre coins de New York, chaque quartier a sa propre identité et porte en lui le souvenir du passé. Greenwich Village, Soho et Noho sont façonnés de pierres – à la mode architecturale classique de l'Europe de la Renaissance – et sont accompagnés d'escaliers externes en métal.

Cet humanisme se traduit directement dans son architecture

Bon nombre de films se jouant à New York prennent pour décor ces bâtiments typiques, appelés *cast building*. Au début, peu chers, ils abritaient des artistes sans le sou et des entrepôts, mais la gentrification a transformé ses habitations en boutiques de luxe et galeries d'art. *Brooklyn* ou le *Bronx* sont plus décentrés et accueillent ainsi les classes moins aisées au cœur d'une architecture plus sobre mais où les conditions de vies sont malheureusement souvent plus insalubres.



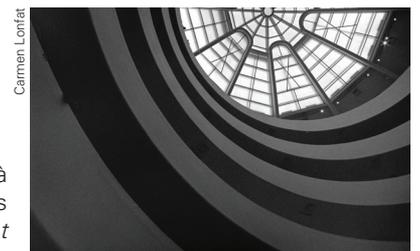
Le Guggenheim Museum de Frank Lloyd Wright

Au sujet d'une vie urbaine plus juste, le célèbre architecte américain Frank Lloyd Wright affirme que «nous devons particulièrement faire

attention à notre attitude à l'égard de l'individualité – de l'*ego* de base – car nous avons omis de la distinguer de ce qui n'est qu'égoïsme.»

«Le pacte est signé avec la nature»

Cet humanisme se traduit directement dans son architecture: «Cet idéal d'un état de nature (l'humanité entière libre de fonctionner à l'unisson) est au cœur de la démocratie organique ainsi que de l'architecture organique.» Son principe d'organicités atteint l'apothéose dans sa transposition de la coquille de *Nautilus Pompilius* – une spirale logarithmique à forme de coquillage – dans l'édifice du *Guggenheim Museum*.



La spirale intérieure du Guggenheim Museum

A son sujet, son architecte Wright interpelle afin d'appréhender: «cette chose comme une entité vivante, que vous ne la voyiez plus comme une créature à l'opportunité incertaine, mais réellement comme une création vivante de son intégrité propre dans le royaume de l'esprit.» Le bâtiment circulaire borde l'île verdoyante de *Central Park*. L'idéal écologiste et avant-gardiste du Corbusier est atteint puisque «les immeubles sont posés dans la ville derrière la dentelle d'arbres. Le pacte est signé avec la nature». Quand l'architecture est au service des êtres humains et en accord avec la nature, elle touche du bout des doigts l'excellence et devient poésie. •

Et Hollywood créa l'homme d'honneur

CINEMA • Le mafieux hollywoodien est bien loin de son homologue réel. Perpétuant la violence pour des raisons d'honneur comme son ancêtre sicilien, il nous dit peut-être plus sur la culture américaine que sur la mafia elle-même. En façonnant une telle image du mafieux, Hollywood crée ainsi un réservoir de clichés envers les Italo-Américains.

Une légende dit qu'avant d'être mot, c'est un cri qui perce les rues de Palerme. Le cri est celui d'une mère dont la fille vient d'être violée par un soldat angevin. En sicilien, *mia figlia* devient «*Ma fia, ma fia*», et la mère le crie à travers les rues de Palerme, inaugurant ainsi les Vêpres Siciliennes, la révolte envers les conquérants normands de 1282. Ou peut-être le mot vient-il de l'arabe: est-ce *mafya* qui fait référence à un lieu de refuge, ou *mafua*, qui signifie rejeté-e, ou encore *marfud*, qui veut dire protection? Qu'importe sa véritable origine, les légendes autour de son étymologie partagent la même caractéristique: le mot «mafia» reste étroitement lié à des notions de protection et de rébellion.

La mafia à la conquête de l'Ouest

Lorsqu'elle arrive aux États-Unis, la mafia cesse rapidement d'être un brigandage à la Robin des Bois et se transforme en une véritable entreprise capitaliste. Le code d'honneur s'ébranle progressivement et la violence n'a plus de limites. Tout est justifié dans la poursuite de l'argent et du pouvoir. Nous pouvons bien sûr citer Al Capone qui, désirant le monopole, tuera tous les parrains de Chicago ou encore les vengeances de Paul Castellano, qui tuera notamment le copain de sa fille parce que celui-ci lui aurait manqué de respect, mais aussi toutes les victimes anonymes, souvent démembrées, puis jetées dans des canaux de Brooklyn, tel que le tristement célèbre Gowanus Canal. La mafia sicilienne aussi s'adapte à cette nouvelle tendance américaine. En 1996, elle fera même fondre un enfant dans l'acide. Cependant, alors que la mafia s'éloigne de plus en plus de ses idéaux justiciers, le cinéma américain crée le mythe de l'homme d'honneur.

La mafia à la sauce hollywoodienne

L'union entre la mafia et Hollywood est un mariage fécond. Le gangster entre sur les écrans américains dans les années 1930 pour ne plus jamais en sortir. Le mythe, en

revanche, naît en 1972 grâce au personnage de Michael Corleone, protagoniste du film *Le Parrain*. Depuis, trois-cents films traitant de la mafia ont été tournés, environ neuf par année. A l'inverse des mafieux américains, le mafieux hollywoodien demeure largement un homme d'honneur. Sa violence n'est pas pathologique mais la marque de son respect envers une tradition. Lorsque Michael Corleone tue, il tue pour l'honneur et la survie de sa famille, même si cela signifie tuer son propre frère.

Le mafieux hollywoodien n'est pas un méchant mais un anti-héros

Tony Soprano, de la série *Les Sopranos*, est névrosé et va chez la psychanalyste; il a des soucis avec sa mère. Le mafieux est, au fond, un homme comme les autres. Le mafieux hollywoodien n'est pas un méchant, c'est un anti-héros. Pour nourrir cette idéalisation, ces films sont rarement une affaire de politique: ils se concentrent sur le mafieux et sur sa psychologie, sur son *coming of*

age dans le monde criminel. Certes, le monde montré est perverti, mais c'est une perversion attirante. «Autant que je me souviens, j'ai toujours voulu être gangster», déclare Henry, le protagoniste des *Affranchis*. Il dit qu'il le trouve même plus désirable que d'être président.

Une question d'identification

La fascination américaine pour la mafia peut s'expliquer en termes culturels. D'une certaine manière, le mafieux est une nouvelle version du rêve américain: son histoire est celle d'un homme d'origines souvent modestes qui, par son travail et sa volonté, accède à la gloire et à l'argent. Le mafieux tel que Vito Corleone, d'orphelin pauvre à parrain respecté, est un *self-made man*. La Sicile est attirante aussi, cette terre romanesque où l'homme obtient son honneur par épreuves de violence. D'après Maurin Piccard, correspondant du *Figaro* aux États-Unis, «il y a un côté romantique, un lien jamais perdu entre l'Italie et l'Amérique dure qui s'est faite dans la rue. Les américains s'acceptent comme un peuple violent. Ils savent que les Italiens ont pris le pouvoir à New York dans les années 1920 en écrasant les



Igor Parante

parrains irlandais des docks de Brooklyn. Tout cela fait partie de la légende américaine. Il y a eu la conquête de l'Ouest, et il y a eu la conquête des docks.» Cependant, selon le journaliste, cette idéalisation a des limites: «Le mythe a été très largement cassé par les procès, notamment ceux des années 2000. Ils révèlent la cruauté, l'absence de compassion, et le mépris complet du fameux code. Le mythe du gangster romantique en prend un coup.» La liaison entre Hollywood et la mafia est aussi à l'origine de clichés envers les Italo-Américains. En 1986, l'ancien gouverneur de New York, Mario Cuomo, a dit avoir été accusé de liens mafieux lors de sa candidature aux élections. En effet, la conséquence de la prévalence de film mettant en scène la mafia est une vision bornée de la culture et de l'histoire italienne.

Les films de mafieux à l'origine des clichés envers les Italo-Américains

Une étude menée par le *Italic Institute of America* a montré que les deux-tiers des films analysés présentaient les Italo-Américains de manière négative. On peut aussi citer la série MTV *Jersey Shore* qui a été critiquée par l'association italo-américaine UNICO parce que considérée comme offensive. Aujourd'hui encore, les films sur la mafia persistent. Cette année, Scorsese a reçu dix nominations aux Oscars pour *The Irishman*. L'homme d'honneur hollywoodien demeure attirant. L'Amérique, y trouvant des échos de sa mythologie fondatrice, continue à s'identifier au *self-made-man* qui s'affirme par la violence. •

La culture Harlem

IDENTITÉ • Dans un contexte de discrimination et de ségrégation qui perdurait, fleurit dans le quartier de Harlem à New York un mouvement afro-américain historiquement très influent. Un véritable laboratoire artistique à la recherche d'une identité propre.

La renaissance de Harlem – ou la *Harlem Renaissance* – a marqué l'histoire et la multi-culturalité de la ville de New York. Il s'agit en effet du développement du fameux quartier de la métropole comme repère pour les Afro-Américain-e-s : un lieu qui a permis la prospérité de l'identité et de la culture noire. Son développement dura entre les années 1910 et 1930, et prit fin avec la Grande Dépression suite au crash économique de 1929. Historiquement, cette partie de New York avait été délaissée jusqu'au début du XX^e siècle, pour être repeuplée progressivement ; dans un premier temps, une première vague de quelques familles afro-américaines de classe moyenne quittèrent d'anciens quartiers pour venir s'installer à Harlem. Puis, avec l'immigration du

Sud vers le Nord, communément appelée *The Great Migration*, de nombreuses familles furent poussées à fuir la ségrégation raciale et se réfugièrent dans les grandes métropoles du Nord. Ce *boom* de la population permit à Harlem de devenir un véritable havre pour cette communauté jusqu'à alors très disséminée.

Culture commune et diverse

Ce lieu commun pour les Afro-Américain-e-s a permis le développement d'une culture propre et d'une réaffirmation de leur identité jusqu'à alors volée. Ce mouvement culturel s'est principalement épanoui dans les activités créatives. Nombreux-ses artistes et penseur-euse-s ont participé à la construction de la renaissance de Harlem, avec notamment le poète Langston Hughes,

le penseur et sociologue W.E.B. Du Bois et la chanteuse, danseuse et actrice Josephine Baker, pour n'en nommer que quelques-un-e-s.

Le développement d'une culture propre

Tous ses membres avaient pour but de repenser ce qu'était la conception et l'expérience d'une personne noire, et cela en s'affranchissant des stéréotypes imposés par les personnes blanches. Alors que le but était commun, les écoles de pensée différaient et les multiples approches permettaient d'ouvrir une scène de débats perpétuels. L'origine de la Renaissance s'appuyait sur les traditions de la



culture afro-américaine, puis évolua à travers différentes techniques artistiques novatrices. Le mouvement eu des répercussions globales sur la littérature et la conscience noire et illustra le combat afro-américain contre l'oppression. Celui-ci permit de laisser place, par la suite, au *Civil Rights Movement* qui prit place pendant les années 1950 et 1960, un mouvement pour la justice sociale pour les noir-e-s aux États-Unis. •

Yaelle Raccaud

L'Ivy League: terre d'élitisme

ENSEIGNEMENT • New York, ville d'une grande diversité, accueille chaque année des milliers d'étudiant-e-s internationaux. Mais pour les jeunes Américains, la possibilité d'accéder à des universités prestigieuses est parfois déterminée d'avance.

New York abrite des écoles prestigieuses, telles que la New York University, l'Université de Columbia ou encore la Parsons School of Design, qui attirent chaque année des milliers d'étudiant-e-s venu-e-s du monde entier. En effet, pas moins de 21% des effectifs des bachelors de Columbia sont composés d'étudiant-e-s internationaux, contre 26,9% à la NYU. Le pourcentage augmente encore à Parsons, avec un taux de 40%. Cependant, si ces universités et hautes écoles sont réputées dans leurs domaines respectifs, rares sont celles à faire partie du cercle très fermé de l'*Ivy League*.

La «ligue du lierre»

Le terme d'*Ivy League*, littéralement la «ligue du lierre» en français, fait d'abord référence aux universités dont les murs sont recouverts de lierre, attestant de leur ancienneté. L'usage du mot a peu à peu évolué, pour finir par désigner une sorte de club sélect,



composé de huit universités très anciennes à travers les USA, réputées pour être les meilleures, parmi lesquelles notamment Harvard, Yale et Columbia, toutes fondées entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. Ces universités cultivent soigneusement leur rang de prestige et exhibent fièrement leurs *alumni*, c'est-à-dire leurs ancien-ne-s étudiant-e-s. Ainsi, qu'est-ce que Bill Gates, Nathalie Portman, Michelle Obama et George W. Bush ont en commun? Tous sont diplômés d'une université de l'*Ivy League* et ont prononcé un discours de fin d'études très

médiatisé devant les générations suivantes. L'élitisme a cependant parfois la peau dure face à l'égalité des chances sur le campus. En effet, certain-e-s étudiant-e-s, grâce à leurs privilèges de classe, deviennent membres de clubs privés – vastes réseaux d'influence à travers le monde – et ont ainsi une plus grande probabilité d'intégrer une université prestigieuse. La méritocratie (méthode de sélection basée sur les aptitudes personnelles) peine à se faire une place face à des décennies, voire des siècles de tradition élitiste.

Privilèges dès le berceau

En effet, dans le système éducationnel étasunien, souvent, tout se joue déjà à la naissance. Une étude de Zachary Goldfarb, journaliste au *Washington Post*, citée par Daniel Markovits, professeur à Yale, démontre que le revenu d'un ménage n'est pas sans lien avec le résultat de l'enfant au test SAT, déterminant pour espérer

décrocher une admission dans une bonne, voire très bonne, université. En ce sens, plus le revenu augmente, plus le score augmente sensiblement. Les capacités de l'enfant ne sont pas le seul facteur de sa réussite : l'environnement dans lequel il baigne l'est également. Et le cycle se perpétue : d'après des chiffres cités par Daniel Markovits, 75% des diplômés américains de Harvard, Yale et Princeton emménageraient dans le top cinq des secteurs renfermant le plus d'académiciens. En somme, l'élite se concentrerait en certains lieux et se perpétuerait, laissant peu de place aux minorités ethniques ou aux revenus modestes. En Suisse, la perspective est plus contrastée : si les capacités personnelles sont très valorisées, certaines hautes écoles privées restent difficiles d'accès en raison de leurs coûts, parfois difficilement supportables pour un-e étudiant-e. •

Marine Fankhauser

Fragments d'un espoir amoureux

FOUGUE • L'amour est une entité mystérieuse et difficile à appréhender, car elle n'a pas de milieu et est trop extrême. Soit on l'idéalise à outrance, soit on la déprécie injustement; il s'agit alors de cristalliser sa réalité afin de mieux la comprendre et de provoquer une certaine *catharsis* amoureuse.

Le printemps ranime la nature et les Lâmes restées longtemps engourdies; les fleurs éclosent et les nouvelles relations fleurissent. Même si selon Roland Barthes, «vouloir écrire l'amour, c'est affronter le gâchis du langage: cette région à la fois *trop* et *trop peu*», sa transcription, lorsqu'elle se veut objective, défie son idéalisation ainsi que sa dépréciation.

Paradoxe désespéré

Actuellement, le taux de divorces flambe et les relations se fragilisent, mais pourtant l'on recherche toujours le grand amour. Face à ce paradoxe, nombreux-ses sont celles et ceux qui désespèrent. Les théories – telles que l'amour liquide de Zygmunt Bauman ou la théorie du chaos d'Elizabeth Beck-Gernsheim – foisonnent afin d'expliquer comment concilier la liberté individuelle avec la dissolution dans le couple, mais elles négligent souvent le cœur du problème.

«Deux solitudes qui l'une l'autre se protègent, se circonscrivent et se saluent»

«Bien des jeunes gens aiment comme il ne faut pas, c'est-à-dire en se contentant de s'abandonner et en fuyant la solitude», rédige l'écrivain Rainer Maria Rilke. L'amour ne peut être viable si l'on oublie son dessein au profit du couple; pour se lier à autrui, il faut d'abord s'autosuffire et affronter sa propre solitude. Dès lors, «aimer n'a rien d'une absorption, d'un abandon ni d'une union avec l'autre, c'est une sublime occasion pour l'individu de mûrir, de devenir quelque chose en lui-même, de devenir pour l'amour d'un autre un monde pour lui-même, et l'appelle à l'immensité». Le couple n'est donc pas salvateur lorsque les deux parties s'y dissolvent, pouvant dériver jusqu'à une dévastatrice abnégation. Grâce à un travail sur soi de respect, de confiance et d'écoute sincère, les deux solitudes deviennent ensemble «deux solitudes qui l'une l'autre se protègent, se circonscrivent et se saluent».



Y a de l'espoir.

Tiré du film *Lost in Translation* (2003) de Sofia Coppola

Idéalisation excessive

Néanmoins, le phénomène de l'idéalisation amoureuse explique pourquoi l'être humain succombe souvent à la passion. La puissance excessive de l'amour renverse comme un coup de foudre et exalte des propriétés sublimes sur l'amant-e. Stendhal explicite ce mouvement dans sa théorie de la cristallisation: «C'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.»

L'idéal s'écroule sous les coups de l'ego; l'amant-e est aveugle

Mais ce sont des traits irréalistes qui sont projetés sur l'amoureux-se, car ce processus psychologique a justement pour vocation de corriger ses défauts inhérents. L'écrivain décrit métaphoriquement ce qui se passerait si on laissait travailler la tête d'un-e amant-e pendant vingt-quatre heures: «Aux mines de sel de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes: les plus petites branches, celles qui

ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.» Mais malheureusement, l'idéal s'écroule sous les coups de l'ego; l'amant-e est aveugle car il-elle éprouve uniquement son propre sentiment et ne perce pas les mystères de l'esprit de l'autre. Il-elle aime à admirer sa propre image reflétée dans les yeux chéris – miroir de l'âme.

Réalisme adoré

Afin de dépasser cet idéalisme inadéquat, Vladimir Jankélévitch clame que «l'amour ne veut rien savoir sur ce qu'il aime; ce qu'il aime, c'est le centre de la personne vivante, parce que cette personne est pour lui une fin en soi, ipsité incomparable, mystère unique au monde. J'imagine un amant qui aurait vécu toute sa vie auprès d'une femme, qui l'aurait aimée passionnément, et ne lui aurait jamais rien demandé et mourrait sans rien savoir d'elle.» L'amour véritable est sans pourquoi; dès qu'on lui assène une raison, il y est subordonné. Alors si celle-ci venait à disparaître, l'amour s'évanouirait en un éclair. Insolent mais pragmatique, le philosophe milite en faveur d'un amour réaliste au sein duquel l'être humain doit être une composante

active. Pour que l'amour dure – plus que trois années selon la *doxa* – Jankélévitch précise que «tout est dans l'art de renouer avec l'étonnement dans la quotidienneté»; maintenir les braises ardentes au milieu des cendres de la routine et attiser la flamme originelle liant les deux âmes au cœur d'un même foyer.

L'amour véritable est sans pourquoi; dès qu'on lui assène une raison, il y est subordonné

Par exemple, bien qu'Ulysse retourne à Ithaque deux décennies après son Odyssée, le héros antique embrasse le regret et la nostalgie. Ses attaches ont vieilli de vingt ans; Pénélope n'est plus la même femme qu'il a laissé au départ de son voyage – tant physiquement que moralement. Le lendemain, Ulysse s'ennuie; dès lors, le vrai amour devient l'entretien du feu initial, même lorsque l'âpreté du réel surgit, afin de retrouver les saveurs du charme d'antan.

L'entretien du feu initial, même lorsque l'âpreté du réel surgit

Pour ne pas perdre de plumes face à l'ardente passion, il faut se jeter à l'eau – car l'on y gagne toujours plus que l'on y perd – et ainsi se réchauffer au soleil de l'audace jusqu'à l'aube naissante d'une nouvelle relation équilibrée entre l'idéal et le banal. •

Carmen Lonfat
et Adis Sabanovic

Un silence à l'écoute

INFLUENCE • Le silence et le bruit entretiennent une relation étroite avec nos comportements et émotions. L'écoute est souvent sollicitée dans le quotidien et la conscience, en manque de repos et d'attention, suffoque. En plus d'être privé de silence dans le monde extérieur, il cède sa place à la musique ou au bruit omniprésent qui deviennent les nouvelles compagnies de l'être humain.

«**N**ous sommes à saturation. Nous sommes giflés d'images accrocheuses, de notifications intrusives et plus généralement, de stimulations bien trop accrocheuses pour que notre cerveau puisse y résister», affirme la chaîne YouTube *DirtyBiology*. Le silence dans sa généralité – dans un espace ou entre des individus – est essentiel pour le bon développement car il influence autant le bien-être physique que psychologique. «Notre cerveau date de l'âge de pierre. [Il] est apparu dans un environnement où les stimulations étaient le bruit des feuilles des arbres.» Mais combien entendent encore ces douces mélodies sylvestres n'ayant jamais cessé d'accompagner le vent?

Surcharge cérébrale

Chaque changement graduel au sein de la société s'introduit dans le quotidien pour finalement se transformer en habitude. Ainsi le bruit évince le silence qui est déprécié, se raréfie, et se lie surtout à l'ennui; les moments de détente et de divertissement s'accompagnent souvent d'une musique qui aide soi-disant à vivre l'instant présent. Or son absence altère la capacité d'écoute car les oreilles sont si habituées au bruit, qu'elles se sont adaptées en cessant de l'entendre. Ainsi, les sonorités utiles ne sont qu'une simple information parmi les milliers d'autres. Les vibrations constantes écoutées consomment énormément d'énergie; le cerveau doit les réceptionner, les traiter et y réagir. Surtout, la qualité de l'écoute est dégradée car les nombreux stimuli auditifs drainent drastiquement l'attention.

Son absence altère l'écoute car les oreilles sont si habituées qu'elles ont cessé de l'entendre

Étendue à la nature, la cacophonie des navires pollue les océans – oasis de silence – et «réduit [les] activités motrices et sensorielles [des animaux], provoque [leurs] blessures, voire la mort», selon *Le Parisien*.

Ressentir plutôt que consommer

Le capitalisme est le grand responsable de la démocratisation de cette omniprésence sonore. Plus l'on produit et consomme, plus le bruit s'installe durablement car il s'accompagne d'acouphènes ou de troubles de sommeil.

Le silence permet une profonde exploration de soi-même

Dès que la consommation sonore devient habituelle, naît l'addiction. Le silence est alors réellement perçu



Evelyn Dragan, *Soap Bubble*, (2020)

comme un manque à combler à tout prix. A la place d'un sanctuaire serein, il abrite la peur, la réflexion excessive ou encore le sentiment d'abandon. Mais se confronter à ce qui bouleverse sèvre les drogué.e.s au son et apprend à se rencontrer soi-même et à écouter ses idées. Le silence permet une profonde exploration de soi-même – si précieuse à l'être. L'historien Alain Corbin affirme bien que «tout est dans le silence avant d'être exprimé». Le silence du flux d'idées débordantes est perceptible dans les mouvements de la pupille, la respiration irrégulière, le poing qui se serre, le sourire timide, le pied qui avance, l'épaule qui

s'abaisse, ... Le silence – une fois écouté – enseigne comment traduire ces mouvements qui passent souvent inaperçus.

Écouter les silences entre les mots

Les interactions sont aussi plus qualitatives grâce au silence. Une écoute est de qualité lorsqu'elle est attentive et comprend le silence entre les mots: quand le vide dominant n'impatiente pas. Libérées de l'étouffement, les sonorités internes resurgissent et l'on accueille les idées, les pensées et l'imagination. Albert Camus, dans sa nouvelle *Femme adultère* (1957), l'explique lorsque Janine – couverte de sa solitude et de son esprit mourant – se trouve soudainement confrontée à la singularité du désert où «le silence était vaste comme l'espace. [Et où] Janine [...] restait sans voix, incapable de s'arracher au vide qui s'ouvrait devant elle. [...] Là-bas, [...] un nœud que les années, l'habitude et l'ennui avaient serré, se dénouait lentement.» Tous les mots que Janine n'avait jamais prononcés s'extirpent d'elle; la réponse à tout son mal-être se trouvait dans ce vide qui dévore les détresses une fois sa puissance et valeur reconnues.

Le combler n'est pas nécessaire car il exprime ce qui ne peut l'être grâce au langage

Comblé le silence n'est pas nécessaire car parfois il exprime profondément ce qui ne peut l'être grâce au langage. L'appréhender et ne pas le couvrir inutilement favorise donc une communication où l'on s'écoute soi et l'on comprend l'autre. •

Carmen Lonfat
et Chaïmae Sarira

Chronique polémique

Passage symbolique au fil des saisons, remercié d'annoncer la chaleur d'été mais on est embêté qu'elle nous vole une heure, le tempo estival rejoindra celui de la mélodie hivernale.

Les prémices de l'heure d'été sont un canular commandité par Benjamin Franklin en 1784, à travers un faux article publié anonymement en première page du *Journal de Paris*. Qui aurait cru que ce qui était d'abord une farce prendrait forme à peine un siècle plus tard pour la même raison que l'article de 1784; l'économie d'énergie. Instaurée d'abord par l'Allemagne en 1916, variant en fonction des territoires lors de la Seconde Guerre mondiale, parfois doublée, cette fameuse heure a été sujette à bon nombre de débats économiques constants et même ferroviaires. Il se trouve que la SNCF avait déjà des problèmes d'horaires bien avant aujourd'hui – étant donné que les heures n'étaient pas les mêmes en fonction des territoires occupés ou libres. Elle devait aussi ne durer que lors du choc pétrolier de 1973 pour économiser de l'énergie, mais s'est finalement maintenue jusqu'à nos jours. Cependant, le temps a eu raison de cette coutume; très controversé, ce passage symboliquement enfantin à travers les saisons s'arrêtera dès l'hiver de l'an prochain. Cette décision est promulguée dans divers pays pour divers arguments, le premier étant celui de la santé publique. La période de transition et d'adaptation à une nouvelle heure serait, à large échelle, propice à une augmentation des accidents et un accroissement périodique des troubles du sommeil. De plus, l'argument énergétique mis en avant lors de l'instauration est de moins en moins valide au vu de la consommation beaucoup plus faible des ampoules qu'auparavant grâce au développement des LED. L'histoire de cette farce démontre donc que l'avenir recèle de surprises et de reprises imprévues; alors soyons vigilant.e.s et n'espérons pas que cette fixation à l'heure d'été soit un geste prémonitoire du réchauffement climatique mais uniquement l'avènement de la chaleur estivale. •

Alexandre Cazes

Voir comme un poète

CONTEMPLATION • Après avoir brillamment réalisé les fleurissants challenges sur TikTok et avalé les quelques séries conseillées par des ami-e-s, pourquoi ne pas s'essayer à la contemplation? Alors on pourrait, pour un temps, se laisser charmer par les environs.

Le confinement bouleverse et frappe en plein centre du visage. En réponse à cette baffe, la fréquentation des réseaux sociaux a augmenté de plus de 60%. Pas de quoi s'étonner: face à un changement si brutal de nos habitudes, rien ne paraît plus évident que de s'accrocher à «notre vie d'avant». Mais pourquoi ne pas vivre cette étourdissante interruption comme une opportunité, un temps précieux qui est accordé – sans bien évidemment négliger la gravité de cette crise – plutôt qu'une punition privative de liberté? L'écrivain Rainer Maria Rilke, dans ses *Lettres à un jeune poète* (1929), invite à «être seul comme l'enfant est seul quand les grandes personnes vont et viennent, mêlées à des choses qui semblent grandes à l'enfant et importantes du

seul fait que les grandes personnes s'en affairant et que l'enfant ne comprend rien à ce qu'elles font».

Cette lumière hypnotisante que reflète un enfant qui s'étonne des bulles, du ciel

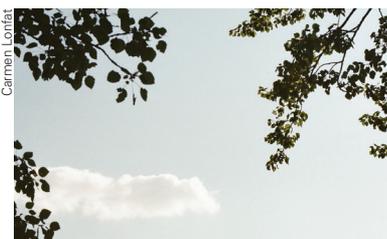
Alors, ce répit inattendu pourrait constituer une précieuse occasion de s'étonner des alentours, de décélérer pour mieux contempler. N'avons-nous jamais été frappé-e-s par cette lumière hypnotisante que reflète un enfant qui s'étonne des bulles, du ciel? Pour reprendre les lettres de Rilke, peut-être qu'on doit «à de telles

émotions de se recueillir, de se reprendre soi-même à la multitude envahissante qui parle et bavarde (et comme elle est loquace!)». Finalement, la sortie d'un tourbillon délirant pourrait offrir à chacun-e une insoupçonnée liberté – rare occasion de contempler en et autour de soi: une vitalité poussée à se taire en temps normal.

L'attention par-delà la forme

Originellement, c'est pour vivre la solitude au plus près de Dieu que les moines consacraient leur vie à la contemplation. Aujourd'hui, si la religion séduit de moins en moins, les pratiques contemplatives constatent, quant à elles, un net regain d'intérêt, notamment grâce aux diverses dérivations du bouddhisme – à savoir le yoga et la méditation. Que ce soit physiquement,

psychologiquement, ou encore pour le développement personnel, les vertus des activités contemplatives sont avérées. Mais plus qu'une pratique en particulier, l'activité contemplative pourrait se résumer à une intime curiosité, un inépuisable émerveillement.



Carmen Lonfat

Il s'agirait alors d'observer, de s'absorber, afin de vivre le temps d'un instant comme un jeune poète. •

Barnabé Fournier

Le commerce (in)conscient

ACHAT • La nouvelle vague de commerce promulguée aujourd'hui par un idéal occidental est celui de la consommation consciente et de proximité. L'auditoire retrace l'origine de ce commerce et met en exergue de nouveaux comportements et prises de conscience.

Le retour à des denrées fabriquées près du lieu de vie, par le biais du commerce local, est aujourd'hui vu comme nouveau et devient une sorte de mode. Cependant, ce qui maintenant paraît comme un choix pour la population occidentale ne l'a pas été durant des millénaires. Jusqu'à la période des grandes découvertes qu'est le XVI^e siècle, la consommation était par défaut locale. Cette période imprégnée par le colonialisme a montré que d'autres sociétés existaient et qu'il était possible d'en ramener des fragments. Voir au-delà de ce que l'on connaît, goûter à l'inconnu – que cela soit en possédant des produits de l'autre bout du monde ou en voyageant – attise la curiosité. Ce désir est une recherche de l'*exotisme*. D'abord un luxe pour l'élite de la société, ces produits s'importent en petite quantité et à des prix inatteignables pour la majeure partie de la population. Ce n'est qu'avec le développement de moyens de

transport plus efficaces et la construction de routes commerciales sécurisées que l'accès aux produits s'est étendu. La démocratisation d'un quotidien cosmopolite pour toutes les classes de l'Occident est advenue lors des Trente Glorieuses où les prix baissent et l'économie fleurit. De fait, une grande affluence de produits exotiques émerge. En contrepartie, cette effervescence consommatrice crée des inégalités fortes entre diverses parties du monde. Certaines sont confinées à la production ou à l'exploitation des ressources alors que d'autres



@henryfruits Alime Henny

profitent sans réaliser les conséquences dramatiques de ce mode de consommation.

Le prix de l'immatériel

Cependant, après les Trente Glorieuses – période de matérialisme intense –, des mouvements anticonformistes court-circuitent la pensée exotique. Car après avoir possédé tous les produits désirés et les avoir montrés à toutes et tous, les consommateur-trice-s occidentaux ont commencé à se soucier des préoccupations immatérielles, telles que la traite de l'humain ou l'origine des marchandises consommées. Dès lors, le fantasme ne porte plus sur l'acquisition de produits d'un autre monde mais souhaite retracer la chaîne de production; il s'agit de devenir conscient-e de l'impact écologique, ce qui propulse en partie la consommation locale. Le post-matérialisme traduit au mieux cette idée: être prêt-e à payer plus car le produit est conçu en Suisse et non en Chine.

Fernand Henny, un arboriculteur du Mont-sur-Lausanne, témoigne du désir de la part des consommateur-trice-s de se déplacer aux origines de production des produits: «On vend un idéal que les gens ont et j'aimerais le transmettre.»

Devenir conscient-e de l'impact écologique propulse la consommation locale

En outre, ce renversement dans la consommation demande à ce que l'on se positionne sur la véracité de ce que représente cet immatériel: les labels, les garanties et autres. De même que sur la valeur «post»-matérielle; combien est-il juste, pertinent et équitable de payer? •

Alexandre Cazes

Un·e pour tou·te·s, tou·te·s pour un·e

SOLIDARITÉ • Précarité, inégalité et solidarité sont les trois mots qui semblent les plus étroitement liés à cette crise du coronavirus. A la FAE, ces thématiques, ancrées dans nos buts depuis sa création, sont depuis huit semaines plus que jamais au cœur de nos activités. En voici un petit aperçu.

«Les étudiants suisses vulnérables face au coronavirus», titrait *Le Temps* le 24 avril 2020. Rien de nouveau ou d'inconnu pour les différent·e·s acteur·rice·s qui sont en contact avec cette part de la communauté estudiantine. Ceci dit, il est vrai que cette crise du Covid-19, comme toutes d'ailleurs, s'est avant tout attaquée aux plus précaires et aux plus démun·e·s. Face à l'attente de réaction des services sociaux de l'Université et du canton, nous avons dû agir au plus vite et au plus juste, avec la création de notre Fonds d'urgence, qui propose une aide financière de CHF 200.- pour tout·e étudiant·e impacté·e financièrement par le virus. Alimenté par nos soins à hauteur de CHF 15'000.- pour commencer, nous avons également fait appel à la solidarité des associations du campus qui furent au rendez-vous, ajoutant CHF 12'000.- à notre montant initial. Grâce à cela, nous avons pu aider des dizaines d'étudiant·e·s dans des délais records, en attendant la réponse institutionnelle des services sociaux de l'Unil.

Notre Fonds d'urgence comme réaction au confinement et aux pertes de revenu

Si le Fonds d'urgence a été une réaction directe au confinement et aux pertes de revenu liées à celui-ci, notre Fonds de solidarité étudiant habituel (FSE) a également été particulièrement sollicité depuis mi-mars. Nos règlements adaptés pour assurer le service malgré les mesures sanitaires, les CHF 45'000.- attribués à ce service ont rapidement été atteints, nécessitant une rallonge de CHF 6'000.- pour que nous puissions continuer à payer rapidement les factures d'étudiant·e·s dans une situation de précarité.

Pour des examens équitables

Une fois la réponse institutionnelle annoncée, avec des ressources supplémentaires allouées aux services

socials de l'Unil, nous avons pu nous concentrer sur le deuxième dossier urgent: les examens, leurs modalités et leur organisation. Après avoir rédigé une première liste de treize revendications auprès de la Direction, nous avons été inclus·e·s dans les discussions avec les différent·e·s acteur·rice·s et avons pu nous assurer que ces demandes seraient entendues et acceptées. Presque, puisque la non-comptabilisation des échecs pour les élèves de première année, si soigneusement appelée «année sélective», ne leur avait injustement pas été accordée. S'en suivit alors une mobilisation remarquable par l'ensemble de la communauté estudiantine qui, avec le soutien d'acteur·rice·s politique et de l'Université, ont permis une égalité entre tou·te·s les étudiant·e·s, peu importe où ceux·celles-ci se situent dans leur parcours académique. Une belle victoire par et pour l'ensemble de la communauté estudiantine universitaire. Aujourd'hui, le futur proche semble plus ou moins dessiné, avec la décision d'interdire les examens présents durant la session de juin, déplaçant ceux-ci à août, surtout pour

les premières années. Un été sacrifié par le coronavirus, avec les conséquences qui suivront. Beaucoup d'étudiant·e·s ne pourront pas travailler, précarisant plus encore celles et ceux déjà dans une situation difficile et fragilisant plus encore une communauté qui l'était déjà particulièrement. La rentrée de septembre semble elle aussi peu certaine, entre le futur de l'épidémie et le grand nombre d'étudiant·e·s attendu·e·s en raison de la tentative zéro et des retraits.

Une fois de plus, la tranche la plus touchée est la plus précaire

Les défis futurs sont nombreux et c'est uniquement avec une mobilisation et un engagement commun que nous parviendrons à y faire face.

Défendre est un acte collectif

Mais il est évident, une fois de plus, que la tranche la plus touchée de la population est la plus précaire. Ce sont les étudiant·e·s que nous

côtoyons, qui ont bien souvent de la peine à joindre les deux bouts, qui n'ont pas à leur disposition un espace calme avec les outils nécessaires pour étudier et réviser qui sont les plus touchés. L'absence de ces conditions dignes et acceptables fait que ce sont elles et eux qui se retrouveront sur les mêmes bancs l'année prochaine. N'oublions pas non plus que, si nous avons réussi à obtenir gain de cause sur ces différentes thématiques, c'est grâce à l'engagement de nombreux·ses membres de la communauté estudiantine universitaire.

Si vous le pouvez et comme vous le pouvez, mobilisez-vous et engagez-vous

Les associations représentatives, les syndicats, évidemment et toujours en recherche de nouveaux·elles membres pour les aider dans leurs missions de représentation et de défense des étudiant·e·s, mais également toutes les personnes qui s'impliquent pour notre communauté. C'est pourquoi, en ces temps remplis d'incertitudes, la Fédération des associations d'étudiant·e·s et nous, ses membres, souhaitons remercier chaleureusement toutes et tous les étudiant·e·s engagé·e·s d'une manière ou d'une autre dans la lutte contre l'épidémie et dans la protection et la défense des membres de notre société et de la communauté académique. Nous sommes également de tout cœur avec celles et ceux qui ont été touché·e·s par ce virus, que ce soit par le décès de leurs proches, par la perte de leur emploi, ou encore par les conditions parfois difficiles, voire terribles de ce confinement. C'est ensemble que nous aurons une sortie de crise solidaire, égalitaire et juste, alors, chers et chères étudiant·e·s, si vous le pouvez et comme vous le pouvez, mobilisez-vous et engagez-vous! •



Esprit d'innovation contre la montre

ONLINE • Du 3 au 5 avril 2020, un hackathon nommé #VersusVirus s'est déroulé en Suisse afin de proposer des solutions innovantes à la crise. Lutter contre les fake news, inventer de nouvelles formes de sociabilité... 42 projets en sont nés.

Si le virus confine et sépare, c'est sans compter sur l'ingéniosité de l'esprit humain qui trouve toujours des moyens de se connecter aux autres. Il n'est plus possible de se réunir, mais la lutte s'est déplacée vers un espace où la contagion ne guette pas: Internet. C'est en ligne que s'est déroulé #VersusVirus, un hackaton, le weekend du 3 au 5 avril. Le concept? Les participant·e·s s'inscrivent et collaborent pendant 48 heures en mettant en commun leur expertise et leurs connaissances, afin de trouver des solutions à la crise du coronavirus. Des équipes ont été formées, chacune travaillant pour présenter le meilleur projet. Les défis à relever s'inscrivaient dans plusieurs catégories, telles que les problématiques liées à

l'éducation, à la protection des groupes à risque, à l'après-crise ou encore à l'art et la culture. Et c'est une réussite: après un weekend vissé devant l'ordinateur, 42 projets ont émergé. Par exemple, le projet *Old School* imagine une plateforme de cours en ligne pour les plus de 65 ans visant à les initier au monde digital.

Le hackaton se base sur l'économie collaborative

Un autre, nommé *Dinner Party*, propose une application qui permet à un groupe d'ami·e·s de choisir une recette, de la cuisiner au même

moment (petit bonus: il est possible de réserver l'aide d'un·e chef·fe étoilé·e) puis de manger tou·te·s ensemble, chacun·e chez soi. Un paradoxe moderne qui pourrait bien définir les relations sociales durant ce confinement.

Collaboration à distance, le futur?

D'abord cantonné aux domaines de l'informatique et de la programmation, le hackaton se base avant tout sur le principe de l'économie collaborative, qui inspire le *couchsurfing*, le covoiturage ou les financements participatifs. Par le partage de ressources, de connaissances, d'expertise sans attente de rémunération, l'humain semble pouvoir avancer dans une nouvelle direction. C'est cette coopération bouillonnante qui

rend possible l'émergence de nouvelles idées, de nouveaux modèles pendant les hackatons. Le hasard et les coïncidences fécondes émergent plus facilement de ces réunions où le temps presse, où les cerveaux brûlent, où les minutes s'écoulent et les idées fusent. Ce hackaton 100% virtuel démontre dans tous les cas un modèle réussi d'implication des individus dans la gestion de la crise actuelle. Sans risque pour la santé, il demande un minimum de ressources; il suffit d'un esprit prêt à innover et d'une connexion Internet. •

Fanny Cheseaux

Un Erasmus pas comme les autres

MOBILITÉ • Le Covid-19 a forcé les gouvernements à fermer leurs universités et à imposer un confinement plus ou moins strict à leurs citoyen·ne·s, impactant aussi la libre circulation aux frontières. Comment cette situation singulière est-elle vécue par les étudiant·e·s en mobilité?

Fermeture de l'Université et des frontières, instauration progressive du confinement, telle est la situation que Lea Tiller a dû gérer au début de son semestre à Vienne: «Au début, je ne pensais pas que je devrais partir. Mais quand j'ai appris que tout allait fermer, j'ai appelé mes parents et on a décidé que je devais rentrer.» Une décision motivée par l'importance de vivre la pandémie dans un environnement favorable: «Vienne est une grande ville, j'habite en colocation, ce n'est pas idéal.»

Vivre la pandémie dans un environnement favorable

Tim Nguyen, étudiant à Freiburg, s'est posé la même question, mais son jugement fut différent: «Cela avait peu de sens pour moi de rentrer en Suisse. Quitte à être confiné, autant l'être en Allemagne, là où c'est avantageux financièrement. Surtout que mes

parents sont des personnes à risque.» Ces choix ne sont pas aisés, ce que le chef du Service des Affaires Sociales et de la Mobilité Étudiante (SASME) Cédric Rychen confirme: «Nous avons essayé de donner des clefs aux étudiants afin qu'ils puissent décider par eux-mêmes.»

Au cœur de la crise

A l'étranger ou en Suisse, les étudiant·e·s en mobilité doivent maintenant s'organiser pour suivre leurs cours en ligne. Manon André témoigne: «Je suis rentrée de Bâle pour venir chez mes parents car leur maison a un jardin et les conditions de travail y sont meilleures, mais l'ambiance générale ne donne pas envie de s'y mettre.» D'autres s'inquiètent pour la suite de leur séjour. Léa Descartes, qui ne reçoit aucune nouvelle de son université, se confie: «Je n'arrive pas à joindre les personnes de contact, j'ai peur de devoir rentrer en catastrophe à Cologne si les universités rouvrent.»



Les conséquences

Certain·e·s étudiant·e·s ont même dû mettre fin à leur séjour, comme Sarah Berset, partie à Vérone: «La situation ne me permettait pas de rester, je suis donc rentrée finir mon semestre à Lausanne.» Toutefois, la pandémie ne devrait pas impacter son cursus universitaire, ce qui est le cas de la majorité des étudiant·e·s en mobilité. Par ailleurs, Cédric Rychen souligne que l'Université de Lausanne sera flexible au niveau des délais et de la reconnaissance des crédits: «C'est le souhait de la Direction que les étudiants ne soient pas davantage

pénalisés par la situation.» Il mentionne aussi que les répercussions de la pandémie sur le séjour des étudiant·e·s actuellement en mobilité ne sont que la partie émergée de l'iceberg: «Nous avons peur des conséquences pour la mobilité future, car les étudiant·e·s auront encore moins de moyens financiers et de motivation pour partir l'année prochaine.»

Certain·e·s étudiant·e·s ont même dû mettre fin à leur séjour

Cependant, le confinement amorcé dans certains pays pourrait permettre aux étudiant·e·s de profiter de la fin de leur séjour. •

Salomé Näf

La Galerie des Arts

Un fossé de quoi ?

C'est dimanche soir. Après un weekend chez mes parents à Berne, j'attends mon train qui est censé me ramener à Lausanne, à mon uni, à une distance sûre des gens qui m'ont donné la vie ainsi que plein de raisons de rentrer plus tôt déjà. Ma mère, par exemple, semblait penser qu'elle aurait failli en tant que parent s'il y avait eu une seconde sans de la nourriture dans ma bouche. Comme femme robuste de la campagne bernoise, de la région du Längenbergr, son premier instinct est de bien me nourrir avec de la choucroute, des haricots verts, des pommes de terre, des saucisses, du saucisson, du lard, et toute autre partie du porc avec un taux de gras minimal de 75%.

Le train arrive. Les 15 kilos supplémentaires que j'ai pris pour rentrer s'opposent à l'idée de grimper le deuxième étage de l'Intercity n°1, du coup je m'assois en bas à côté des meilleurs hommes de notre pays, sélectionnés afin de protéger la Confédération contre toute invasion externe, si nécessaire avec leurs vies – bien que le dernier envahisseur de la Suisse était Napoléon en 1798.

L'IC1 est un train avec un trajet particulier. Il traverse la Suisse comme le Soleil de Saint-Gall jusqu'à Genève Cointrin. Tout le dispositif militaire confié avec la mission de protéger la frontière Ouest de l'Helvétie est déplacé avec ce convoi – sauf les Valaisans naturellement qui ne remplaceront jamais leur outil de transport préféré, l'âne ou encore la Subaru Forester.

Le train entre en gare de Fribourg. Ici, son interrégionalité s'avère. Certains des Navy Seals qui rejoignent leurs collègues portent bien les mêmes déguises, mais pas les mêmes paroles; l'intonation de celles-ci paraît à l'oreille brute, voire agressive, en tout cas incomparable à la langue de l'amour dont les Suisses allemands auparavant montés se servent.

Voyant la fierté de notre pays, le plurilinguisme, je m'interroge sur ce qui lie les gens des deux côtés du Röstigraben et ce qui les sépare. Ironiquement, ce ne sont pas les röstis qui nous divisent. Je me souviens d'un autre repas de ma mère et quasiment chaque mère suisse-allemande: les Hörnli (fr.: cornettes) à la bolognaise avec de la compote de pomme. Oui, la compote est effectivement mélangée avec la bolognaise (fr.: dégueulasse).

Si tu es Romand et que tu lis cela, je le sais, tu es dégoûté par ce «plat». Je ne suis absolument pas une personne qui aime les clichés, car je trouve que ce ne sont généralement que des clichés qui n'ont rien à faire avec la réalité (je ne pense pas vraiment que les Valaisans chevauchent l'âne, par exemple). Mais il me faut constater que jusqu'à ce jour c'était sans exception la première réaction de toutes et tous les Welsch quand je leur ai demandé leur opinion du «bolocompote». Mais j'ai aussi pu constater un comportement commun quant à la seconde réaction: mes potes mec qui ont souvent rencontré ce délice pour la première fois à l'armée pendant qu'ils attendaient une armée zombie napoléonienne, ils se sont de plus en plus familiarisés avec ce combo osé plus notre amitié a gagné en intensité. Même ma copine, une Vaudoise, vraie diplômée de l'EHL et qui fait une cuisine de qualité extraordinaire aux Docks pour les artistes connus globalement, en a récemment goûté, et je te jure, elle voulait me dire «je l'adore» avant qu'elle ait presque vomi.

Le train arrive à Lausanne. Mon voyage ainsi que mes réflexions sur la cohésion dans ce pays linguistiquement et autrement particulier s'arrêtent ici. En descendant, toutefois, je pense encore à une dernière chose: quoi que ça soit qui mériterait de donner son nom au fossé, il suffit de monter à bord d'un seul train pour (ré-)unir nos cultures alimentaires, les proches et compatriotes. Ce qui se fait parfois avec plus et parfois avec moins de plaisir. En tout cas j'adore. •

Michael Marti

Les nuages suspendus

Ans avoir à me déplacer trop loin, je plonge mon regard sur le lac et ses nuages suspendus. Depuis que j'habite ici, il y a à peine six mois maintenant, je peux, par la fenêtre du salon, savourer cette vue dégagée sur le lac Léman. Avec tous les petits défauts qu'apporte cet appartement quelque peu improvisé dans les combles d'un immeuble à trois étages, la vue à elle seule compense tous ses petits inconvénients. J'en oublie presque le loyer salé que je dois verser mensuellement pour ce type de bien. Mais, attardons-nous sur le côté positif de ce lieu. D'abord, cette vue. A mon sens, elle incarne la beauté et la sérénité à ses états les plus purs. La douce lumière filtrée par les nuages et réfléchiée par l'eau du lac se dessine sous mes yeux. Tel un spectacle d'éclats aux tons bleu pastel, les lignes entre le lac, les nuages suspendus et les montagnes se laissent confondre à l'horizon. Comme par un tour de magie, les montagnes voilées par cette lumière au loin semblent flotter sur les nuages suspendus. Cette lumière, à la fois douce et scintillante, m'atteint jusqu'à l'âme. Je n'ai pas à me tordre le cou pour avoir droit à cette vue. Non. Je la regarde tout droit devant mes yeux. Pour avoir droit à cette vue, j'en ai fait des détours dans la vie. Désormais, j'en suis arrivée à un moment plus tranquille, enfin, où je peux me recueillir par moments, enfin. La signification que je porte à cette vue n'est donc pas anodine. Elle représente l'aboutissement d'un long chemin à cadence trop souvent effrénée. Et, aujourd'hui, je ralentis le rythme pour en prendre toute sa mesure. •

Christina Györkös

Trop tard

Et si j'étais parti trop tard;
Le talent est chose si rare;
Toute la vigueur des lèvres,
Ne suffit à baiser ses lèvres.

Ô Athéna, je te chéris
Et t'adore alors attendre
Par le souvenir de tes tresses,
Qui consolait ma détresse.

Achille dut abandonner,
Zénon l'eut vite condamné,
Et lui asséna l'aporie:
Morte, sa renommée pourrit.

Combien sont partis avant moi,
Avec l'air fier d'avenants rois,
Courir s'asseoir sur leur grand trône,
Trainant, fous, leurs sabots de faunes. •

Maxime Hoffmann

Maître Yoga!

PRATIQUE POSTURALE • Le yoga est une discipline millénaire qui prend racine en Inde. La mondialisation participe à sa diffusion à travers le monde, jusqu'à en faire un phénomène quasi universel. En quelque sorte, il existe autant de types de yoga que d'individus sur Terre. L'auditoire vous en présente cinq, du plus traditionnel au plus absurde.

Yoga universel

Probablement la forme de yoga la plus pratiquée en Occident, le Hatha yoga prend son origine en Inde et repose historiquement sur le *Hatha Yoga Pradipika*, un texte classique attribué à un célèbre yogi du X^e siècle. En sanskrit, cela signifie «unir le corps et l'esprit». Cette discipline se caractérise par un certain nombre de techniques à maîtriser, dont l'enchaînement rythmé de postures précises (*asanas*) associées au contrôle du souffle (*pranayana*). La popularité du Hatha yoga s'explique en partie par le fait que sa pratique physique est relativement simple et accessible à tou-te-s. •

Véritable phénomène de société, la pratique du yoga en séduit plus d'un-e à travers le monde. Entre méditation, gymnastique et spiritualité, chacun-e interprète les diverses postures à sa guise. Aujourd'hui, ce que l'on peut appeler le yoga mondialisé, semble dénué de toute authenticité rattachée à une philosophie indienne. Les réseaux sociaux contribuent également à véhiculer le côté sportif de la pratique, le *legging* étant plus d'actualité que le *yoga pants* traditionnel. Si vous n'avez pas encore testé, voici cinq types de yoga qui devraient vous séduire! •

Mathilde de Aragao

Un petit verre?

C'est un phénomène en pleine expansion, surtout dans les mégapoles telles que Londres ou Berlin: le *beer yoga*. Il est désormais possible de faire la tournée des pubs en alliant exercice physique, plaisir de boire et consommation modérée. Entre la posture du lotus et du guerrier, par exemple, l'on est autorisé-e à boire une gorgée. Par ailleurs, il s'agit d'un véritable challenge que de pratiquer les *asanas* sans quitter sa bière. Toutefois, cette tendance suscite des controverses de la part de certain-e-s «puristes», qui dénoncent notamment le côté commercial d'une telle pratique. •



Peninsula News Review/FP

Béêé béêé

Si le Hatha yoga vous semble trop traditionnel, le *goat yoga* est peut-être fait pour vous (d'autant plus si vous habitez à la campagne). Puisque comme le nom l'indique (non, vous ne rêvez pas) il s'agit bien de pratiquer le yoga avec des chèvres, ou plus exactement avec des biquettes qui vous montent sur le dos pendant que vous maintenez votre posture. Ce type de yoga, pour le moins original, est originaire des États-Unis, et plus particulièrement d'une ferme de l'État de l'Oregon, qui tente de populariser outre-mer ce concept innovant. Cela dit, à quand le yoga mouton à l'Unil? •



Colorado Department of Transportation

Version écossaise

Et le yoga façon *highlander* doté d'un kilt, au milieu de la nature écossaise, sous le son envoûtant de la cornemuse et des percussions, ça existe? Eh bien, oui! Popularisée sur les réseaux sociaux, grâce à une vidéo relayée par la *BBC Scotland*, cette pratique singulière a été visionnée des millions de fois. En fait, c'est le fruit de deux amis écossais, Finlay Wilson et Tristan Cameron-Harmer, respectivement instructeur de *kilted yoga* et ancien joueur professionnel de hockey sur glace. Une question demeure: à quand le yoga en costume suisse traditionnel? •

Rire, c'est bon pour la santé

De nos jours, les rythmes de vie qu'imposent la société de consommation et la productivité au travail amènent les individus à stresser bien plus qu'à rigoler. Christiane Thiry, journaliste et thérapeute, constate: «En 1950, on riait quinze minutes par jour, contre soixante secondes aujourd'hui.» Pourtant, nul ne peut nier les bienfaits physiques et psychiques du rire. Ce que le Dr Madan Kataria, fondateur du yoga du rire – qui combine des rires sans raison avec des respirations yogiques – ne cesse de promouvoir à travers le monde. Si vous n'êtes toujours pas convaincu-e-s, sachez que dix minutes de rire remplaceraient trente minutes d'exercice sur un rameur. •

Le monde, toujours aussi malade, ne permet plus les rassemblements, comment alors constituer un calendrier des événements culturels? La culture n'est pourtant pas morte, elle vit peut-être même davantage. *L'auditoire* voudrait du moins le croire. Ainsi, nous vous soumettons quatre extraits de poèmes commentés et, une colonne de vers.

Melancholia

Elle chante, elle rit... ah! pauvre âme aux abois!
Et le peuple sévère, avec sa grande voix,
Souffle qui courbe un homme et qui brise une femme,
Lui dit quand elle vient: «C'est toi? Va-t'en, infâme!»
– Victor Hugo, *Les Contemplations*.

Le XIX^e siècle fut une époque étrange, où le peuple souffrait de vivre et où les inégalités étaient monnaie courante. La pauvreté, la faim, la maladie, tant d'affres que Victor Hugo dépeint dans son poème *Mélantholia*. Plus de trois cents vers, divisés en tableau, représentent des scènes quotidiennes. Cet extrait est tiré du premier portrait, celui d'une femme forcée de se prostituer pour vivre, abandonnée et huée. «Souffle qui courbe un homme et qui brise une femme», inspirée de la fable *Le Chêne et le rousseau*, cette image rappelle la pression qu'exerce la société. La rémunération, si basse, du travail des femmes rendait cette intrigue banale; Hugo la dénonce pourtant et souligne brillamment l'inégalité entre les sexes.

La Valse des vingt ans

Bon pour l'absence et les longs soirs drôle de bal
Où comme j'ai dansé petit tu danseras
Sur une partition d'orchestre inhumaine
Bon pour la peur pour la mitraille et pour les rats
Bon comme le bon pain bon comme la romaine
– Louis Aragon, *La Valse des vingt ans*.

Dans ce poème, deux valses se rejoignent. Aragon le déplore. L'écrivain communiste avait déjà servi durant la Première Guerre mondiale, où, médecin, il fut confronté à la monstruosité des canons et du gaz moutarde. En 1939, une seconde danse commence et il retourne à nouveau au front soigner les blessés. Il écrit alors ce poème, qui, sur ces «bon» incessants (sons occlusifs et sonores comme des bombes), décrit le futur de jeunes conscrits. Il ne faisait pas bon d'avoir vingt ans en ce temps-là.

Pour un moissonneur

Nul travail au long des saisons qui ne connaisse le suspens et la trêve. [...] Mai commence, et le faucheur dans les vergers du soir qui donne du front contre une basse branche fleurie rêve un long temps, l'ongle au fil de la faux dressée, debout dans la pluie de pétales et d'odeur.

– Gustave Roud, *Pour un moissonneur*.

Malgré l'étrange vie de labeur que charrie le confinement, n'oublions pas de respirer des parfums de la nature et de profiter des floraisons de mai, sans doute les plus belles de l'année. Gustave Roud, poète suisse, nous le rappelle si doucement, si sensiblement. Amis laboureurs des savoirs, écoutons son conseil.

Les Villes tentaculaires

Hélas! la plaine, hélas! elle est finie!
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus
La plaine, hélas! elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.
– Émile Verhaeren, *Les Villes tentaculaires*.

Le silence d'une campagne abandonnée, dont le cœur ne résonne plus, sans vie. C'est bien ce que l'on entend dans ce quatrain qui clôt le premier poème des *Villes tentaculaires*. Le recueil, publié en 1895, prolonge le projet entrepris avec *Les Campagnes hallucinées* (1893). Il faut se figurer des monstres, qui, tels des vampires, se nourrissent de la force d'êtres vifs et colorés. Ces monstres ne sont autres que les villes qui absorbent l'énergie des campagnes. A une époque où les industries prolifèrent, Verhaeren dépeint l'exode rural et l'agitation nouvelle des villes, alors exaltées et viciées. Il s'inspire de Paris, de Londres, de ces géantes en marche, repues de leur orgueilleux festin.

Et en vers...

Le vent se lève!... il faut tenter de vivre! – Paul Valéry, *Le Cimetière marin*.

La Nature est un temple où de vivants piliers / laissent parfois sortir de confuses paroles. – Charles Baudelaire, *Correspondances*.

Shall I compare thee to a summer's day? – William Shakespeare, *Sonnet 18*.

On se trahit, on se sourit et l'on se mord / Et l'on travaille à d'autres morts. – Émile Verhaeren, *La Bourse*.

Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an! / Erkönig hat mir ein leids getan! – Johann Wolfgang Goethe, *Erkönig*.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées / la valeur n'attend pas le nombre des années. – Pierre Corneille, *Le Cid*.

Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres, / vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres / vous n'avez que les trois qui forment le mot: sot. – Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible. – Pierre Corneille, *Le Cid*.

I have spread my dreams under your feet; / Tread softly because you tread on my dreams – W. B. Yeats, *Aedh Wishes for the Cloths of Heaven*.

L'ombre d'une sauge tache mes mains fermées. – Gustave Roud, *Adieu*.

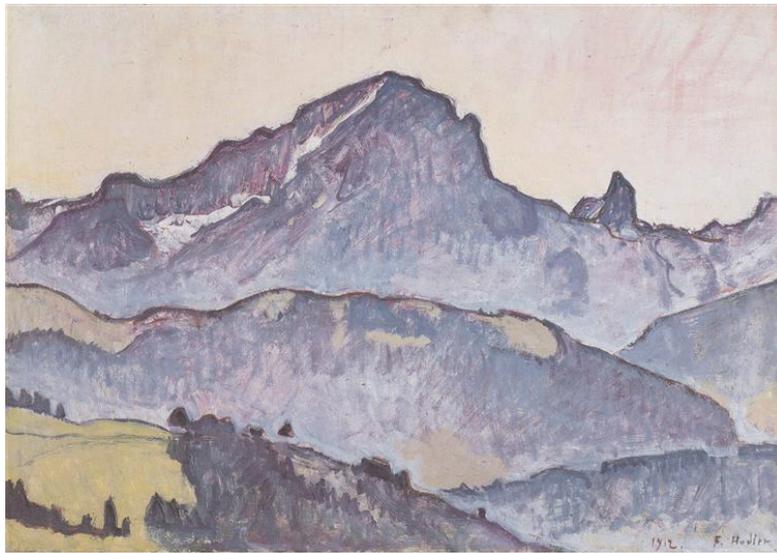
Et si parler, c'était mentir ?

LANGAGE • Communiquer n'est pas une mince affaire. Chaque jour, des milliers de mots en rencontrent d'autres pour former des phrases. Les discours s'enchaînent et influent sur les jours des auditeur-trice-s. Écoutons quelques instants les mots.

Et si parler, c'était mentir ? Un mot est un outil que tout un chacun use au quotidien pour représenter ce qu'il pense, mais combien de fois nous heurtons nous à des lacunes personnelles ou inhérentes au langage même ? Boileau, au XVII^e siècle, écrivit dans son *Art Poétique* : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement / et les mots pour le dire arrivent aisément. » Cette conception, si chère à la langue française, légitime d'ailleurs son orgueil qu'elle revendique sous le terme de « clarté ». André Gide, écrivain français du XX^e siècle, connu pour ses prouesses de style, nota dans son *Journal* : « Je relis *Les Caractères* de La Bruyère. Si claire est l'eau de ces bassins, qu'il faut se pencher longtemps au-dessus pour en comprendre la profondeur. » Ici, au milieu de cet oxymore, resurgit la transparence tant souhaitée qui transforme chaque phrase en un cours d'eau limpide. Une telle oasis langagière existe-t-elle vraiment ?

N'y a-t-il pas une obscurité intrinsèque aux mots ?

N'y a-t-il pas une obscurité intrinsèque aux mots ? Face à toute question philosophique, il est généralement de bon goût d'interroger Platon. Or celui-ci a largement exploré les problématiques liées au langage. Le *Phèdre*, le *Gorgias*, l'*Ion* ne sont que trois exemples de dialogues emplis de considérations linguistiques. Intéressons-nous quelques instants à la *République* et au *Cratyle*. Dans le premier, au livre X, Socrate accuse les poètes de produire la copie d'une copie et cela à cause de leur utilisation du langage qui imite le monde. La métaphysique platonicienne associe tout objet à une forme unique. Il existe de nombreux lits, mais ils ont en commun de ressembler à un archétype du lit. Il y aurait alors une forme parfaite du lit conçue par « un dieu ». Le menuisier copie cette forme pour fabriquer un lit ; dans son esprit se trouve l'image de ce qu'il crée. Puis, les peintres et les poètes



Ferdinand Hodler, *Le Grand Muveran*, 1912

copieraient l'objet du menuisier. Les poètes, usant du langage comme medium d'imitation, dépeignent le monde et ainsi corrompraient l'idée parfaite d'une chose. En d'autres termes, le mot « arbre » s'éloignerait significativement de l'arbre en soi. Les mots seraient donc des outils imparfaits.

Le mot « arbre » s'éloignerait significativement de l'arbre en soi

Dans le *Cratyle*, Socrate étudie la question. Il y rencontre deux autres philosophes : Cratyle et Hermogène. Ceux-ci se querellent, étant persuadés que le langage repose sur des fondements très différents de la conception adverse.

Les mots seraient donc des outils imparfaits

Celui-là considère que la langue est *par nature* et celui-ci *par convention*. Hermogène s'écrie : « Cratyle que voici prétend, mon cher Socrate, qu'il y a pour chaque chose un nom qui lui est propre et qui lui appartient par nature » ; puis il oppose sa vision : « Pour moi, Socrate, [...], je ne saurai

me persuader que la propriété du nom réside ailleurs que dans la convention et le consentement des hommes. »

Nietzsche, l'écume des mots

Philologue aguerri, Friedrich Nietzsche sillonna, sans cesse, les étendues du langage et sa vision s'apparente à celle d'Hermogène. Lorsqu'il enseignait à Bâle, il donna un cours de rhétorique, devant deux étudiants chanceux.

Parler précisément serait alors impossible, la chose mentionnée se déroberait toujours

Voguant d'une époque à une autre et d'une langue à une autre, il tenta d'esquisser ce qui lui semblait être un panorama de l'art oratoire et poétique. Il fit alors halte sur la question des mots, car il pressentit une supercherie : « Tous les mots sont en soi et dès le commencement, quant à leur signification, des tropes », que Nietzsche définissait rapidement comme des « désignations impropres ». Or toute l'appréciation du monde s'établit à partir du langage, ce qui remet peut-être en question

nombre de points, et même la « vérité ». C'est ce que croyait Nietzsche : « La vérité est avant tout une valeur. Puisqu'elle est indissociable du langage, elle contribue à maintenir la vie en collectivité. Une fois qu'elle a été instituée par convention, elle ne concerne que les rapports des hommes aux choses mais jamais les choses elles-mêmes. » Parler précisément serait alors impossible, la chose mentionnée se déroberait toujours, laissant place à une interprétation subjective.

Valéry, une invitation à danser

Dans *Poésie et pensée abstraite*, Valéry s'étonne d'une dualité devenue banale qui distingue le poète du logicien, puisque l'un se perd dans les sons et images en puissance dans la langue, alors que l'autre chérit la rigueur d'une parole sans faille.

Réduire « la vitesse de notre passage par les mots »

Pour défaire cette polarité, Valéry invite le lecteur à ralentir son débit de paroles, c'est-à-dire réduire « la vitesse de notre passage par les mots ». Il est si anodin de dire « je n'ai pas le temps » ou « la vie est belle », mais, une fois que l'on s'arrête sur les termes « temps » et « vie », un abîme s'ouvre. Ils « deviennent magiquement embarrassants », dit Valéry. Le langage est alors comme une planche jetée au-dessus d'une crevasse en montagne ; personne ne s'attarde sur ce pont fragile. Peut-être devrions-nous y penser. •

Maxime Hoffmann

Art augmenté

FIGURINE • L'accès à la culture tente de se réinventer suite à la fermeture des lieux publics. Un artiste new-yorkais, Kaws, a lancé le 12 mars un projet permettant l'accès et la location de ses nouvelles œuvres, tout en restant chez soi.

Devant l'obligation de garder les musées, expositions et autres lieux publics clos, pléthore d'artistes ont préféré ajourner la parution de leurs œuvres. Certains ont néanmoins saisi l'occasion de se démarquer, comme l'artiste new-yorkais Brian Donnelly, aussi connu sous son nom d'artiste, Kaws. Initialement graffeur, puis sculpteur, il est connu pour avoir développé les *art toys*, des figurines disponibles en un nombre très réduit d'exemplaires. Les siennes ont une morphologie de personnage de dessin animé, vestiges d'une collaboration avec Disney au début de sa carrière. Autre caractéristique, toutes ont des croix qui se substituent aux yeux. Ces figurines, ces «*Companions*» personnifiées par Kaws se retrouvent dans sa dernière œuvre, entièrement virtuelle.

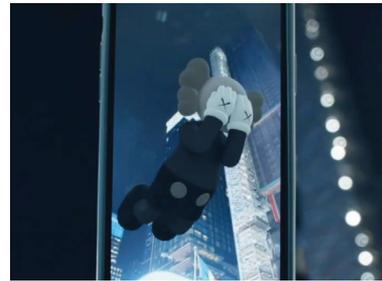
En effet, elle utilise la réalité augmentée, soit la superposition d'éléments à la réalité.

Des figurines disponibles en un nombre très réduit d'exemplaires

Pour ce faire, Kaws s'est associé à Acute Art, une entreprise spécialisée en la matière. L'artiste a ainsi pu s'affranchir des supports traditionnels pour disséminer ses figurines dans 25 lieux phares du monde entier. Pour créer l'illusion, il est allé jusqu'à représenter l'ombre projetée par ses personnages en lévitation.

Des œuvres à louer

Les lieux publics étant désertés à cause du confinement, son travail serait demeuré dans l'ombre sans une innovation: l'extension de l'exposition aux privés. Si les gigantesques «*Companions*» virtuels exposés dans les villes coûtent 10'000 dollars l'unité, le New-Yorkais a aussi prévu de petites figurines virtuelles pour les particuliers.



Chacun-e peut ainsi louer une sculpture (virtuelle) pour une semaine (6.99 dollars) ou un mois (29.99 dollars pour trois). Alors que le 1^{er} avril 2019, un tableau de Kaws représentant des «*Kimpsons*» – des Simpsons avec des croix à la place des yeux – était vendue à 14.8 millions de dollars chez Sotheby's, l'offre est symbolique. Elle démocratise l'art et montre un souci de l'artiste d'être à la portée de toutes les classes d'amateur-trice-s d'art. D'ailleurs, le format d'abonnement rejoint celui des plateformes de contenu audiovisuel, telles Netflix et Spotify, suggérant une possible obsolescence des modèles actuels d'achat et de pièce unique. Une ouverture prête à remodeler le marché de l'art. •

Killian Rigaux

Le livre en huis clos

LECTURE • Suite au Covid-19 et face à l'obligation de fermer, les librairies ont dû s'organiser pour assouvir la soif de lectures des Suisses-se-s, que ce soit par la livraison facilitée, voire gratuite, ou la mise à disposition d'ouvrages en ligne.

Lorsque le Conseil fédéral promulgué «l'État de nécessité» le 16 mars dernier, seuls les commerces vendant des denrées de base purent rester ouverts. Mais qu'est-ce qui définit un commerce comme tel? L'ordonnance fédérale du 13 mars 2020 indique à l'article 6 que «les établissements publics sont fermés, notamment: Les magasins, [ainsi que] les bibliothèques [...], pour autant qu'ils [ne] vendent [pas] des denrées alimentaires ou des biens de consommation courante». Etant donné que les librairies n'entrent pas dans la catégorie vendant des «biens de consommation courante», elles ont été contraintes de fermer. Cette situation mène alors à des problèmes paradoxaux, puisque nous pouvons tout de même nous approvisionner en livres dans les kiosques.

Livrez-moi!

Bernard Pivot, un célèbre journaliste littéraire, tweetait le 19 mars: «[...]

Ne fermez pas les librairies. Elles sont indispensables à la santé intellectuelle, morale et récréative du pays.» Heureusement, certaines librairies, bien que d'abord désarçonnées, ont pu s'organiser pour livrer les commandes passées en ligne, grâce à la poste. Le directeur de Payot, Mr. Vandenberghe, a d'ailleurs témoigné à la RTS le 19 mars que les ouvrages parascolaires étaient très demandés pour donner les leçons aux enfants confinés. D'autres librairies ont développé un service de livraison avec la poste, comme «La liseuse» à Sion, ou à vélo au sein de la commune de Monthey chez «A l'Ombre des Jeunes



Filles en Fleurs». Ces mesures engendrent malheureusement des coûts supplémentaires pour ces commerces: prise en charge des frais de livraison, hôtel pour certain-e-s employé-e-s, etc. Pour les librairies, il est en effet vital de maintenir le lien avec leur clientèle afin que celle-ci ne se tourne pas vers le géant Amazon. Ce dernier ne cesse de recruter de nouveaux-elles employé-e-s face à la demande grandissante. Cependant, Amazon France a dû cesser la livraison de produits non-alimentaires et non-pharmaceutiques durant cinq jours (16 au 21 avril) pour des raisons sanitaires.

Délivrons-nous de l'ennui

Heureusement, il existe encore d'autres solutions pour lire. On peut organiser du troc de livres entre voisin-e-s ou en racheter à des particuliers via des plateformes Internet de revente. Les *e-books* restent disponibles en emprunt dans les bibliothèques. De

grandes institutions, telles que le *Guggenheim Museum* à New York, mettent également à disposition une partie de leur bibliothèque en ligne gratuitement.

Relire les livres déjà connus afin de redécouvrir des univers qui nous ont plus

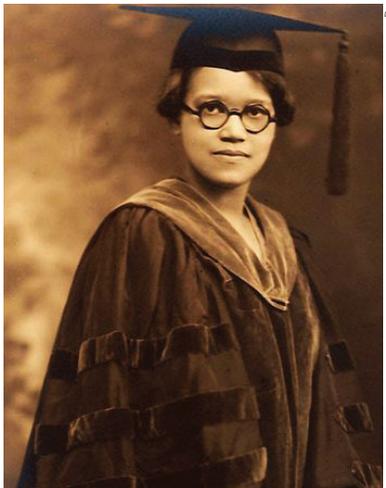
Finalement, une autre solution est d'aborder le livre comme on le faisait au Moyen Age, où on lisait et relisait plusieurs fois les textes pour s'en imprégner complètement et en saisir le mieux possible le sens. On peut donc relire les livres déjà connus et parcourir afin de les explorer encore plus et de redécouvrir des univers qui nous ont plu. •

Samantha Formaz

Sadie Alexander Une vie, un combat

JUSTICE • Dans une Amérique marquée par la ségrégation raciale, Sadie Alexander mène une brillante carrière et se bat pour l'égalité et les droits de la communauté africaine-américaine. Trop peu connue, son histoire mérite d'être mise en lumière.

Sadie Tanner Mossell Alexander (1898-1989) est sans conteste une figure marquante du XX^e siècle, que l'Histoire n'a pas retenue à sa juste valeur. Née à Philadelphie, en Pennsylvanie, elle suit les pas de son illustre famille: son grand-père Benjamin Tucker Tanner (1835-1923) est un pasteur et un éditeur de revues ecclésiastiques reconnues, sa tante Dr Hallie Tanner Johnson (1864-1901) fonde la *Tuskegee Institute's Nurses' School & Hospital*, ses oncles Henry Ossawa Tanner (1859-1937) et Lewis Baxter Moore (1866-1928) sont respectivement



artiste de renom international et doyen de l'Université Howard. Etudiante à l'Université de Pennsylvanie, Sadie Alexander subit constamment le racisme de la part de ses camarades et des professeurs. En 1921, elle devient la première Africaine-Américaine à recevoir un doctorat d'économie aux États-Unis. Toutefois, malgré ses brillantes études, le contexte de la ségrégation raciale ne lui permet pas d'enseigner, puisqu'aucune université de la région ne veut l'engager. Finalement, elle est embauchée à la *North Carolina Mutual Life Insurance Company*, une influente compagnie africaine-américaine. En 1923, elle décide de revenir en Pennsylvanie pour se marier à Raymond Pace Alexander, avocat et célèbre activiste des droits civiques, avec qui elle a deux filles: Mary et Rae. Une année

plus tard, en dépit de ses expériences de discrimination raciale, Sadie Alexander retourne aux études, cette fois à la faculté de droit de l'Université de Pennsylvanie. Première femme à y recevoir le diplôme en 1927, elle devient aussi la première Africaine-Américaine à pouvoir exercer la profession d'avocate dans ledit État. De 1930 à 1957, elle travaille notamment pour la *National Urban League*, une organisation de défense des droits civiques, et se fait nommer par le président Harry Truman pour servir dans son Comité des droits civiques en 1947.

Justice sociale et économique

Sadie Alexander dédie alors sa vie au combat pour l'égalité et les droits de la communauté africaine-américaine. Par ailleurs, ses arguments en faveur d'une justice économique résonnent dans notre société actuelle et semblent toujours pertinents. Selon elle, la sécurité économique est fondamentale, non seulement pour garantir la qualité de vie des individus, mais aussi pour maintenir le bon fonctionnement des institutions démocratiques. Dans un contexte d'après-guerre, Sadie Alexander est préoccupée par l'augmentation du taux de chômage et les nombreuses pertes d'emploi qui frappent particulièrement les travailleurs-euses noir-e-s. Elle remarque que les syndicats devraient jouer un rôle plus important, en militant pour des salaires plus élevés. Aussi, elle défend activement une politique de plein emploi, afin de pallier les problèmes sociaux et économiques. À ce propos, elle conclut: «*If full employment by determination of the people and the government could be obtained for the destructive purposes of the war, why can we not achieve it for the constructive purposes of maintaining the peace.*» En ces temps de crise, il semble plus que jamais essentiel de réhabiliter sa pensée et sa détermination. •

Mathilde de Aragao

Au fil des œuvres: Regarder le soleil

MÉTAPHORE • Le soleil éclaire nos journées. C'est autour de lui que gravitent nos vies: nous nous levons avec lui, enthousiasmés par ses rayons; nous nous couchons lorsqu'il nous quitte. Or l'astre inspira bon nombre de philosophes et d'artistes. Saluons son retour.

Chaque jour, le soleil nous réveille, nous cajole d'une lueur montante et polie. Nous le voyons, mais l'avez-vous déjà regardé? Dans l'Antiquité grecque, le soleil est une divinité nommée Hélios. Au livre VII de la *République* de Platon, Socrate expose le célèbre mythe de la caverne: des prisonniers, cous et jambes ligotés, terrés dans les profondeurs d'une caverne, admirent sans discontinuer des ombres portées sur un mur. Celles-ci sont mues par d'autres êtres qui, profitant d'un feu, interceptent les faisceaux lumineux avec des «objets fabriqués». Depuis toujours ainsi, les captifs ne se doutent pas du subterfuge; les silhouettes noires constituent leur unique réalité. Que se passerait-il si l'on leur montrait le feu à l'origine des ombres? Socrate parie sur un violent éblouissement, sans doute douloureux. Or il existe une source de lumière plus vive qu'une hâve flammèche souterraine: le soleil. Si ces troglodytes sortaient alors et regardaient l'astre même, ils ne le supporteraient point. L'allégorie dépeint ainsi les affres liées à la découverte de la «vérité». Au I^{er} siècle, durant l'Empire romain, Sénèque réutilisa l'image du soleil et enjoignit son protégé Lucilius, gou-

rayonnante, non d'une simple réflexion lumineuse. L'invitation au recueillement est ici claire. Dans le courant du III^e siècle, Plotin, philosophe néoplatonicien, prolongea la traditionnelle image solaire. Dans son *Traité I*, l'astre servait à figurer la conscience et le soin nécessaire pour atteindre le «beau»: «Jamais l'œil ne verrait le soleil sans être devenu de la même nature que le soleil, et l'âme ne pourrait voir le beau, sans être devenue belle.» Le néoplatonisme invite donc les adeptes de la contemplation à explorer leur intériorité.



Vincent Van Gogh, *Le Semeur*, 1888.

Cette doctrine n'est pas dénuée d'un certain mysticisme, mais Plotin emprunte de belles métaphores pour exprimer le plus inintelligible. Il invite par exemple ses disciples à s'inspirer du sculpteur qui, soustrayant l'inutile à la matière, transforme le banal en beauté. «Travaille à être resplendissant», écrivait-il. Tout cela demeure très solitaire et pourrait être à double tranchant. Gérard de Nerval, poète du XIX^e siècle, incarna la souffrance liée à ces contemplations solaires. Seul avec soi-même, l'écrivain est celui qui endure la tristesse des espoirs brisés: «Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé,/ Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*» (El Desdichado). L'image du soleil se montre ainsi fascinante, elle peut représenter nombres choses inaccessibles et pourtant rêvées: «Quiconque a regardé le soleil fixement,/ Croit voir devant ses yeux danser obstinément,/ Partout, à terre, au ciel – une tache livide!» •



Félix Vallotton, *Soleil couchant*, 1913.

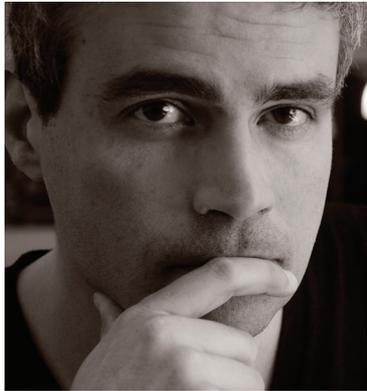
verneur romain, à abandonner la vie politique pour se dévouer à la philosophie: «Tu fais erreur, Lucilius [...]. La différence qui existe entre le brillant et la lumière [...], c'est celle qui existe entre cette vie et l'autre: l'une a été frappée par un éclat venant de l'extérieur, tout homme qui lui fera obstacle projettera immédiatement une ombre épaisse sur elle, l'autre étincelle de sa propre luminosité» (*Lettres à Lucilius*, 21). La vie bonne résulterait d'une puissance interne et

Maxime Hoffmann

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

ANTONIO RODRIGUEZ - POÈTE ET PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE.



Philippe Pachet

UN FILM *Children of Men*, real. Alfonso Cuarón (2006)

Un film dystopique qui m'a marqué et qui reste d'actualité, superbement réalisé, avec des plans-séquences mémorables, des décors sombres, des contrastes saisissants. Bien plus que *Gravity*, ce film, truffé de références, donne une analyse de toutes les peurs de nos sociétés contemporaines: migration de masse, terrorisme, émeutes populaires, État policier et une «pandémie» d'infertilité généralisée. La fin des humains, le renouveau de l'humanité.

UN LIVRE *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal (2014)

Un morceau de bravoure, d'émotion et d'empathie sur l'ingéniosité dans les réseaux contemporains. L'histoire d'une transplantation cardiaque permet de détailler ce qui fait le succès (épique, collectif et humble) de la médecine d'aujourd'hui, bien loin du médecin de campagne ou du soignant héroïque. La syntaxe de Kerangal reste particulièrement poignante, et j'aime sa manière délicate de porter un regard tendre et amusé sur ses personnages. Un grand roman contemporain.

UN ALBUM *Spaces*, Nils Frahm (2013)

Ce concert fournit une anthologie variée de Frahm, avec plusieurs morceaux sidérants, sur des registres différents. Frahm sait capter les énergies actuelles, les recomposer et nous connecter à quelque chose de plus ample. C'est comme de la prose poétique en musique, très expressive, combinant diverses traditions: de fines compositions électro (Moritz von Oswald), des montées de classique minimaliste (Philip Glass) ou de piano jazz (Keith Jarrett) ainsi que des musiques contemporaines de film (Max Richter).

A la rencontre de...

Johan Corminboeuf

ARTISTE • L'auditoire vous emmène à la rencontre d'artistes de la région et vous fait découvrir des projets culturels et innovants. Ce mois-ci, nous avons rencontré Johan Corminboeuf, entre autres photographe et vidéaste.

Peux-tu te présenter en quelques mots?

Je m'appelle Johan Corminboeuf, j'ai 25 ans et j'habite Lausanne. Je suis notamment artiste, photographe et vidéaste. Je suis à l'origine autodidacte avant d'avoir fait un CFC en dual à l'ERACOM et chez QoQa.ch.

Comment es-tu arrivé dans le monde de la photographie?

Comme beaucoup, ça a commencé quand j'étais tout petit. Ce qui me passionnait, c'était de pouvoir partager la beauté du monde à travers mon point de vue. Par la suite, c'est en lançant un compte Instagram que je me suis lancé dans la photo d'aventure. J'étais un peu le cliché de l'Instagrammeur à la veste jaune au sommet d'une montagne.

En ce qui concerne tes créations, quelles sont tes inspirations?

J'ai une approche très philosophique de ma vie et de mon art; mes inspirations principales sont mes expériences et la lecture de quelques ouvrages, notamment *Lettre à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Je ne suis pas du genre à citer plein

de noms de référence mais si je devais citer quelqu'un, ce serait le travail de Joseph Greer. Il a une approche très spontanée qui me parle énormément.

Y a-t-il un type de photographie que tu affectionnes particulièrement?

Ces temps, c'est l'argentique; ça fait une année que je m'y suis mis à fond. J'ai fait un voyage d'un mois tout seul en Norvège pour essayer de répondre à un questionnement profond sur la vie, la solitude, etc.

Tu es actif sur Instagram où tu postes régulièrement du contenu; quel est ton rapport avec cette plateforme et comment la mobilises-tu?

J'ai un rapport de haine et d'amour avec Instagram. On le voit souvent comme un problème alors que c'est surtout notre utilisation qui est mauvaise. J'avais dans le passé ce compte de presque 20k sur le réseau que j'ai supprimé. C'est un sujet passionnant et je pourrais vous en parler pendant des heures, c'était d'ailleurs l'intitulé de mon travail de diplôme: «Instagram, entre utopie et réalité».

Tu es aussi DJ, comment t'es-tu lancé là-dedans? Où as-tu l'habitude d'ambiancer les gens? Et est-ce que tu fais quelques DJ set en ces temps de confinement pour tes voisins?

C'est un peu un concours de circonstances; en trois mois je me suis retrouvé à mixer une fois par mois au Lausanne Cocktail Club et j'ai malheureusement quelques dates qui se sont envolées avec le Covid-19. J'en ai profité pour ambiancer mes voisins trois soirs depuis le début du confinement mais j'ai hâte de pouvoir retrouver les bars. C'est un véritable exutoire et on verra où cette aventure me mènera.

Y a-t-il un projet qui t'a particulièrement marqué? Quels sont tes futurs projets?

Je viens de sortir un projet personnel intitulé *Trust your feelings*. Il retrace cette recherche de soi, ce désir de vivre qui m'anime depuis tout petit. C'est une vidéo où je me mets en scène, un manifesto. Le prochain projet principal, c'est la sortie de mon livre *Shot on my Phone*. Je vais le lancer sur *Kickstarter* bientôt et



Stéphane Etar

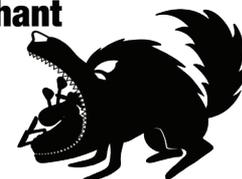
c'est un véritable challenge car je vais devoir compter sur un certains nombres de précommandes pour le rendre viable. Pour la suite, j'espère sortir un second ouvrage mélangeant poésie, texte et photographie toujours en lien avec cette recherche de soi. L'idée évolue encore de jour en jour. •

IG: @johan.media
Web: www.johan.media

Propos recueillis par
Mathilde de Aragao

Quel mythe?

Chien méchant
méchant

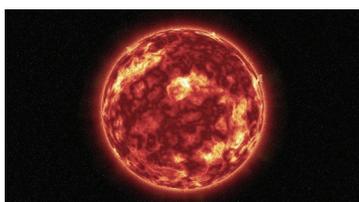


Pour se rafraîchir la mémoire sur les classiques. Devinez le mythe ou la légende à l'aide de magnifiques illustrations!

C'est reparti encore une fois...



Quand épée rime avec pouvoir.



«[Dad] knows best»



Pour vérifier vos réponses (et peut-être gagner quelque chose, qui sait), envoyez-nous un mail auditoire@gmail.com

Sortez vos crayons de couleur

Prenez une pause durant vos révisions en vous laissant emporter par le coloriage.

